hiles
ont
Lille
lais

e, les
fran-
porté
vic-
épens
; ils
s que
ca-
cours
ebuf
re-
e du
kg.
cord
té à
g. à
De-
Do-
Hé-
enet.

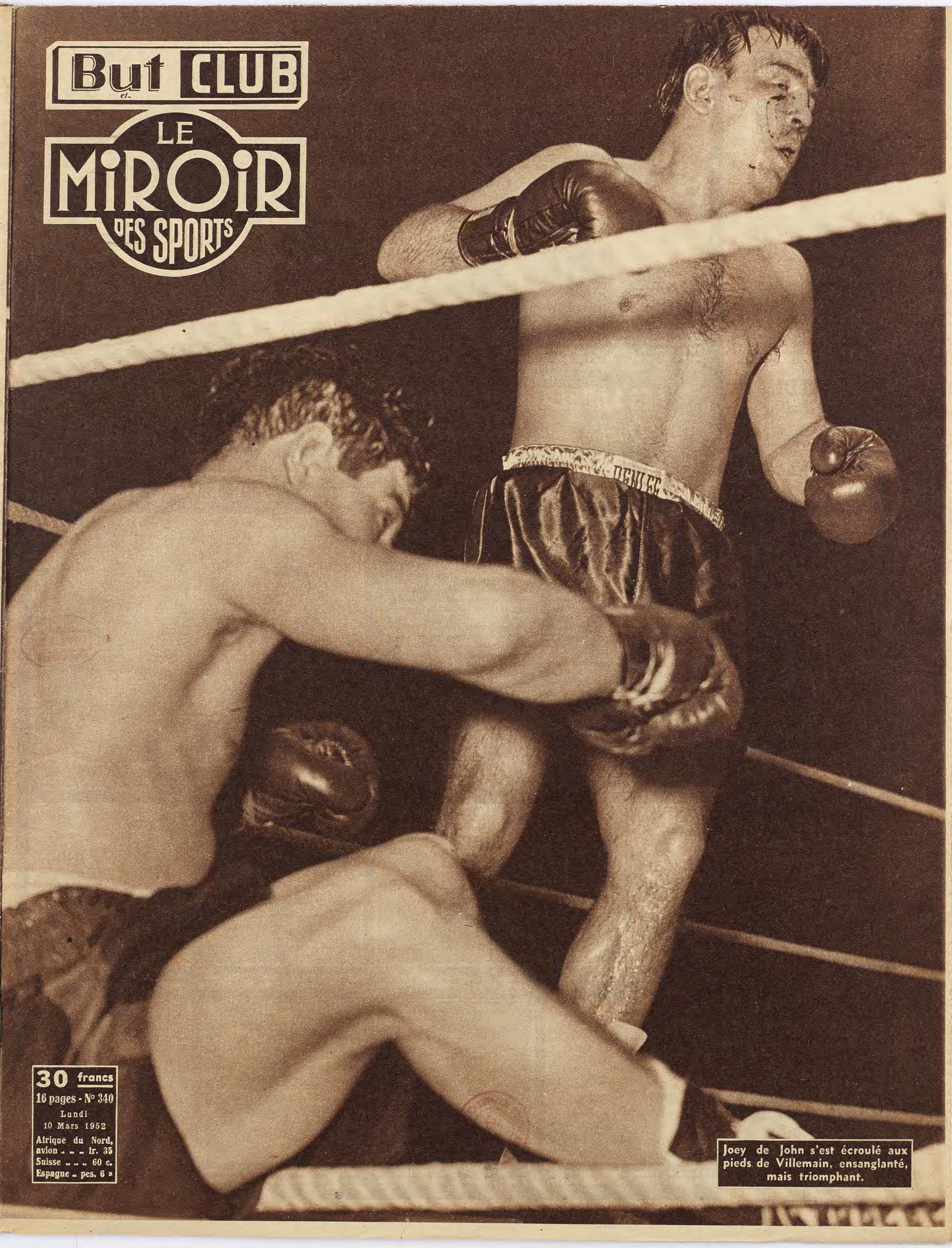
N

TIC

qué
tre-
e :
se).

But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS



30 francs
16 pages - N° 340
Lundi
10 Mars 1952
Afrique du Nord, avion .. .. .. fr. 35
Suisse .. .. .. 60 c.
Espagne .. pes. 6 »

Joey de John s'est écroulé aux pieds de Villemain, ensanglanté, mais triomphant.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

But et CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

★

Tarif des abonnements
Ordinaires : 3 mois : 350 fr.
— 6 mois : 700 fr.
— 1 an : 1.400 fr.

Abonn. : 100, r. de Richelieu, Paris-2e.

★

Utiliser, pour verser le montant de votre abonnement, le C.C.P. de « But et Club-Le Miroir des Sports » : 5.390.08 Paris.

★

Directeurs-Gérants :
MM. VERRIERE et MASSOT
124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

Voici, groupés pour les photographes, les lauréats de notre referendum, et les champions assistant à notre déjeuner. De g. à dr., assis : notre rédacteur en chef, M. Félix Lévitan, Baratte, El Mabrouk, Puig-Aubert, Coppi, Bobet, notre directeur, M. G. Bénac, Koblet, Heinrich, Mimoun, Humez, M. Capon. Debout, de g. à dr., les lauréats : MM. Cottereau, Stroumboff, Cohendet, Robin, Etienne, Boury, Boulay, Ehr et M. Hansenne.

LES LAURÉATS DE NOTRE GRAND REFERENDUM NATIONAL : *"Quel est le Champion Français 51 ?"* ont fêté L. BOBET

en présence de Puig-Aubert, Heinrich, Humez, El Mabrouk, Mimoun, Baratte et de nos deux invités d'honneur : les grands "as" H. Koblet et F. Coppi.

« But et Club-Le Miroir des Sports » conviait lundi dernier, à déjeuner, les lauréats de son grand referendum « Le Champion Français 1951 ». Ce fut intime, simple et charmant.

Nos lecteurs, la plupart très jeunes, côtoyaient les plus grands noms de l'armorial sportif international, s'entretenaient familièrement avec Hugo Koblet, Fausto Coppi, Louison Bobet, Puig-Aubert, Ignace Heinrich, Alain Mimoun, El Mabrouk, Charles Humez, Jean Baratte. Certains étaient intimidés par autant de prestige accumulé, là, sous leurs yeux, mais l'atmosphère cordiale inclinait aux confidences et nos collaborateurs présents servaient de trait d'union.

Notre Directeur Gaston Bénac remit, à la fin du repas, les médailles aux cinq champions français plébiscités par l'opinion publique. Louison Bobet, le vainqueur, reçut une magnifique médaille d'or; Puig-Aubert, Heinrich, Humez et El Mabrouk, chacun une médaille d'argent.

Le champion de France sur route remercia en quelques phrases émues les organisateurs de la fête et tous les lecteurs qui l'avaient élu.

Après M. Ehr qui, au nom des lecteurs, remercia « But et Club-Le Miroir des Sports », notre rédacteur en chef Félix Lévitan termina la période des discours en traduisant la satisfaction que nous éprouvions à nous retrouver entre amis.

Les lecteurs bénéficiaires du tirage au sort, MM. Cottreau, Etienne, Boury, Cohendet, Robin, Stroumboff, Ehr, Boulay, présents, se souviendront longtemps de l'accueil qui leur fut réservé. Deux invités s'étaient excusés : M. Agneray, qui s'était blessé au bras et à qui, en souvenir de ce déjeuner auquel il n'a pu assister, nous avons offert une montre-bracelet, et M. Monsallier qui, suivant son désir, recevra un abonnement d'un an.

M. Gaston Bénac remet à Louison Bobet, élu par nos lecteurs « Champion 51 », une médaille d'or. A gauche : Félix Lévitan et Puig-Aubert.

Ignace Heinrich, classé troisième, reçoit à son tour sa récompense.

Charles Humez (4e) eut droit lui aussi à une médaille d'argent.

Notre 5e élu, Patrick El Mabrouk, est félicité par Gaston Bénac.

Avec aisance, L. Bobet remercie notre journal et ses lecteurs.

Avec sa verve méridionale, Puig-Aubert obtint un franc succès.

Le doyen de nos lauréats, M. Ehr, remercia notre journal.

Stylo et photo en mains, nos lauréats réclament des autographes.

Baratte, assisté de Puig-Aubert, a dû signer de nombreux menus.

Marcel de LABORDERIE

Ex-international
ancien capitaine des XV du Racing et de Paris

RÉPOND AUX BRITANNIQUES

JE NE ROUGIS PAS DU RUGBY FRANÇAIS

LE rugby français vit des heures douloureuses ; à la manière d'un homme tombé à l'eau et qui se débat pour n'être pas englouti, il est aujourd'hui plongé dans une ambiance d'inquiétude et d'alarme ; il cherche une branche, un espoir, un secours auxquels il pourrait s'accrocher pour maintenir le contact avec le sol britannique qui lui apparaît comme la seule terre de salut.

Il est d'ailleurs ahurissant de constater, dans l'heure présente, que ce sont les dirigeants fédéraux eux-mêmes qui créent cette atmosphère de panique. Nous en avons connu quelques-uns — une faible minorité — qui voulaient écraser de l'ironie de leurs sarcasmes ceux qui, il y a deux ans, ou l'année dernière encore, criaient « casse-cou » ! Aujourd'hui, devant le danger d'une rupture, ils sont humbles, tout petits, et font assaut d'humilité aux pieds des censeurs britanniques.

Je sais bien qu'un homme qui se noie s'accrocherait volontiers à un serpent, mais avons-nous donc perdu toute dignité, n'avons-nous plus au fond de notre cœur une trace de fierté, n'avons-nous plus le sentiment de ce que nous sommes, avons-nous oublié toute notre histoire, pour nous comporter avec tant de puérilité, et avec aussi peu de courage ? Plus un homme est rampant, plus il est méprisé ! Il est bon de le rappeler à ceux qui ont cru trouver dans les supplications le seul moyen de fléchir leurs juges.

Je ne sais pas et ne veux pas savoir si les relations seront rompues totalement ou partiellement, si elles seront seulement suspendues, si nous bénéficierons d'un sursis, ou si rien ne sera changé ! Ce qui est certain, c'est que l'on s'ingénie à nous préparer à une rupture. Si elle a lieu, on nous dira : « On vous avait prévenus ! » Si elle ne se produit pas, on viendra nous dire : « Nous avons tout sauvé ! »

NON, ON N'AURA PAS TOUT SAUVE ! DANS L'UN ET L'AUTRE CAS, NOUS AURONS PERDU LA FACE, ET CETTE VERITABLE DEGRADATION AUX YEUX DU MONDE SPORTIF ENTIER, NOUS POUVIONS L'EPARGNER A NOTRE AMOUR-PROPRE, ET A LA FIERTE DE NOS ENFANTS.

★

JE ne prétends pas que tout va bien dans le rugby français, et je ne m'étonne pas du courroux des Anglais. Des erreurs ont été commises, quelquefois accumulées. J'en connais qui, pour les avoir répétées, ont passé pour des fauteurs de trouble. Ceux qui, quand il en était temps, n'ont pas multiplié les rencontres franco-britanniques, ont eu tort. Ceux qui faisaient du rugby un sport de combat sanglant, ceux qui ont estimé que dans le sport tout s'achète et tout se vend, tous ceux-là n'étaient pas sur la bonne voie. Mais combien sont-ils à côté de la grande masse des honnêtes gens du rugby ? Combien sont-ils à côté de ces dirigeants qui, dans nos milliers de clubs, sacrifient leur temps, leurs loisirs, leur vie de famille, pour donner à nos jeunes joueurs l'amour du rugby, le goût de l'effort, le plaisir du sport ?

Quand nos amis britanniques nous font l'offense d'agiter la menace de rupture des relations, c'est qu'ils n'ont vu que la mauvaise façade de l'édifice. Ah ! je sais bien, ils ne nous pardonnent pas d'avoir été bernés par des promesses non tenues ou par des fausses assurances. Un Londonien m'entretenait encore, la semaine dernière, de cette fameuse et triste affaire du serment de l'amateurisme ; elle remonte pourtant au début de la saison ; les Anglais ont peut-être été plus longs que nous à l'apprendre et à la comprendre, mais aujourd'hui ce Londonien n'arrive pas à la digérer. Je reproduis son expression :

« Il est impensable qu'une pareille chose ait pu être conçue. »

Un ancien capitaine de l'équipe d'Angleterre me disait, une autre fois, son étonnement de ne pas voir sélectionnés des joueurs comme le Bayonnais Jean Dauger, et comme le Toulousain Brouat. Je lui en donnais l'explication. Juniors, ils avaient joué à treize.

Il resta rêveur. A ses yeux, la raison invoquée n'était pas suffisante. L'élimination de ces deux joueurs cachait une tare. Il se peut que les dirigeants fédéraux aient été animés de bonnes intentions en excluant de l'équipe de France Dauger, Brouat (et d'autres), mais ils allaient à l'encontre du but poursuivi.

AVAIENT-ILS DONC HONTE DE COMPTER DANS LEURS EFFECTIFS LE FUTUR MEDECIN BROUAT ?

Mesurez aujourd'hui ce que pèse, aux yeux des Anglais, l'exclusive prononcée contre cet universitaire admiré par ses pairs ?

★

ALORS, sous l'effet de la grande menace qui plane sur nos têtes, je me demande si les Anglais, amenés à nous juger sur toutes ces erreurs de vitrine, connaissent véritablement le rugby français, dans ses pensées les plus profondes, dans ses clubs, les petits qui sont la majorité, comme les grands, les plus connus et les plus glorieux.

J'ai beaucoup voyagé, j'ai vécu la vie des clubs, j'ai vécu dans l'intimité des réunions des équipes premières ou secondes, réserves ou juniors, j'ai partagé leurs craintes ou savouré leurs espoirs, j'ai connu leurs soucis et leurs angoisses, j'ai pu voir ce qui n'allait pas, mais j'ai pu voir aussi tout ce qui était BON, tout ce qui était PROPRE, tout ce qui était PUR, et qui était SAIN.

JE LE DIS TOUT NET : JE ME REFUSE A ROUGIR DU RUGBY FRANÇAIS, JE ME REFUSE A LE CROIRE POURRI, JE ME REFUSE A LE LAISSER DISCREDITER.

★

J'EN appelle au témoignage de tous ces sportifs qui, chez eux, servent la cause du rugby, sans détours, et sans calcul. Ils sont légions : « servir » est leur devise, découvrir des jeunes est leur plaisir, les voir réussir est leur récompense.

Rougissez-vous du rugby français, vous, l'abbé Pistre, admirable figure tarnaise ? Je sais bien que vous ne maniez pas toujours l'encensoir, et qu'à l'occasion vous savez rappeler à l'ordre, sur le ton du pamphlet, ceux qui voudraient s'écarter du droit chemin. Or, vous n'en rougissez pas : mieux, vous le défendez, en connaisseur, quand vous adressant aux dirigeants fédéraux vous écriviez ces lignes :

« ON N'OSE PLUS FAIRE APPEL AUX NOBLES SENTIMENTS. ON N'OSE PLUS PARLER DU MAILLOT, DU FANION, DU CLOCHER. ON A PEUR DE PARAITRE NAIF, VIEUX JEU, ROCOCO. LA GENERATION DE LA SAMBA S'ACCOMMODE FORT MAL, DIT-ON, DE CES FADAISES !

« IL N'Y A PLUS D'ENFANTS...

« JE NE SUIS PAS DE CET AVIS. ILS ONT GARDE, NOS PETITS D'AUJOURD'HUI, LA FLEUR BLEUE DANS LE COIN LE PLUS CHAUD DE LEUR CŒUR. »

Rougissez-vous du rugby français, vous, l'arbitre narbonnais M. Lucien Barbe, que chacun d'entre nous désigne sous le nom de « prince des arbitres » ?

Voilà peut-être vingt ans que, chaque saison, vous allez le dimanche diriger des rencontres dans tous les pays de France. La dernière fois où je vous ai vu opérer, c'était à Nantes, à un match Stade Nantais-S.C. Angoulême. Et il y a pourtant du chemin, de Narbonne à Nantes.

Vous pourriez vous offrir des plaisirs moins épuisants qu'un voyage à Nantes. Mais vous y êtes allé, comme vous allez chaque dimanche sur un terrain, pour répandre la bonne parole, et parce que vous ne rougissez pas de la compagnie des rugbymen.

Rougissez-vous du rugby français, vous, l'aimable animateur de l'A.S. Montferrandaise, Franquenelle ? Un jour de l'après-guerre 1914, l'admirable Marcel Michelin, mort depuis héroïquement en déportation, vous confia l'éducation de toute une jeunesse sportive de Clermont-Ferrand. Depuis, inlassablement, vous avez créé des équipes de rugby. Si l'on alignait tous les joueurs qui sont passés par votre école, la file serait impressionnante. Et aujourd'hui, vous n'en rougissez pas !

Et vous, l'éloquent président de l'Aviron Bayonnais, M. Georges Darhan, rougissez-vous de vos joueurs ? Ne sont-ils pas de ceux que les honnêtes gens ont plaisir à voir, à connaître, à fréquenter ? Vous avez légitimement la fierté de votre club, de votre rugby. C'est vous qui, un jour, m'avez dit : « A Bayonne, à l'Aviron Bayonnais, la Mecque du rugby, on y entre les pieds nus, et la tête découverte. »

Et vous, M. Louis Dedet, président d'honneur de la F.F.R., rougissez-vous du rugby français, quand vous présidez l'Association des Anciens Internationaux ? Et quand vous défendez, avec l'autorité qui s'attache à votre grand passé, les grands principes du rugby ?

C'est vous qui avez écrit ces mots dont j'ai gardé le souvenir :

« LE SPORT N'EST PAS GRAND-CHOSE S'IL N'AJOUTE A LA DISTRACTION UNE FORMATION DU CORPS, DU CŒUR, DU CARACTERE, EN UN MOT DE L'AME. »

Rougissez-vous du rugby français, Docteur Voivenel, vous qui évoquez avec tant d'émotion le souvenir de nos grands rugbymen morts au champ d'honneur, qui nous avez fait aimer la grande figure de Maysonnié et qui, chaque dimanche, quittez votre ville de Toulouse pour aller voir en action quelques-unes de nos équipes méridionales ?

Non ! certes, vous n'en rougissez pas, et c'est un réconfort, un encouragement pour nous de recueillir vos impressions exprimées à coups de mots crus, sans embages et sans réticences.

Rougissez-vous du rugby français, vous les Dacquois Emile Gensous et Didier Castex, qui vous penchez avec tant de sollicitude sur vos juniors ? On aime voir votre souriante et toujours modeste fierté quand vous annoncez que votre équipe est la plus jeune de France. On comprend votre joie devant les résultats obtenus par tous ces jeunes gens ; leur fraîcheur de sentiment, leurs élans, leur enthousiasme vous enchantent et vous incitent à persévérer. Non ! Ce n'est pas encore vous qui rougissez du rugby français...

Je me souviens d'une finale sensationnelle jouée à Toulouse entre Castres et l'équipe parisienne du Racing, il y a deux ans ! Qui ne se souvient de la grandeur du match ? Qui ne se souvient de la classe des vainqueurs, et de l'allure éblouissante imprimée par le Racing à cette rencontre inouïe ? Ce jour-là, le maillot bleu ciel et blanc du Racing était comme un drapeau du rugby français. On était fier de le voir resplendir sous les chaudes lumières du ciel toulousain, et nul ne songeait à rougir de notre rugby.

Et vous, populaire Jules Cadenat, qui avez promené votre haute stature sur tous les terrains de France, accompagné de cette grande figure qu'est votre compatriote M. Viennet, avez-vous rougi du rugby français depuis près de quarante ans que vous vous ingéniez à en être l'animateur ?

Vous-mêmes, les sélectionneurs Adolphe Jauréguy, René Crabos, Roger Lerou, avez-vous jamais eu à rougir des joueurs de l'équipe de France sur tous les terrains de Grande-Bretagne, en tous les lieux où ils se sont présentés, où, un peu partout, ils se sont comportés EN BONS AMBASSADEURS DU SPORT FRANÇAIS.

★

A Londres comme à Edimbourg, à Cardiff, à Swansea, comme à Dublin, nous comptons de bons amis. Je m'adresse à eux et je leur déclare qu'on ne leur a pas montré LE VERITABLE VISAGE DU RUGBY FRANÇAIS. Ils n'en ont vu que la face la plus terne. C'est toujours l'histoire de ce marin qui, débarquant à Calais, aperçoit une femme rousse et déclare aussitôt que toutes les Françaises sont rousses. Car, si les Anglais sont instruits de quelques tares qui assombrissent le rugby français, si comme ils le déclarent, il est, en certains lieux, commercialisé, il y a tout le reste, il y a la grande majorité de notre sport, il y a toute cette masse anonyme d'honnêtes gens, qu'ils n'approchent pas, sans doute, mais qui, elle, pratique le fair-play.

VOYONS, AMIS D'ANGLETERRE, VOUS AVEZ HEBERGE, IL Y A QUATRE ANS, SUR LE SOL DE VOTRE GRANDE ET HEROIQUE NATION, LES JEUX OLYMPIQUES. UN ATHLETE Y A PRONONCE SOLENNELLEMENT LE SERMENT TRADITIONNEL DU PLUS PUR AMATEURISME, ETES-VOUS SURS QU'IL N'Y A PAS EU UN BON NOMBRE DE PARJURES A CE MOMENT, DANS TOUS CEUX ENGAGES DANS LES JEUX ?

Regardez donc de près tous ceux qui participent à vos tournois de tennis, à celui de Wimbledon, en particulier.

N'Y A-T-IL PAS, PARMI CES CHAMPIONS DE LA RAQUETTE, QUELQUES JOUEURS QUI, EUX AUSSI, ONT UN TANTINET COMMERCIALISE LEURS TALENTS... ET LEUR SPORT ?

★

JE sais bien qu'entre nos deux rugby tout n'est pas brisé.

Et puis, me direz-vous, la réconciliation peut ensuite venir. Oui, mais... J'ai en mémoire les deux précédentes ruptures. En 1913, à la suite de l'incident Baxter, à Colombes, nos relations avec l'Ecosse cessèrent brutalement.

La réconciliation se fit après la guerre de 1914-1918. En 1931, nouvelle rupture ; la réconciliation s'est faite avec la guerre de 1939-1944. Alors, vous comprenez que, si après chaque fâcherie, une guerre mondiale est nécessaire pour nous réconcilier, c'est payer un peu cher le plaisir de jouer avec vous...

Je plaisante, maintenant, mais, en réalité, nous sommes nombreux à être attristés, mortifiés par l'éventualité d'un divorce : **LE RUGBY FRANÇAIS NE MERITE PAS CET AFFRONT**, je parle du véritable rugby, celui que j'ai connu, celui que nous aimons, celui qui existe encore quoiqu'on en dise, **CELUI QUI SE RENCONTRE DANS LA QUASI-GENERALITE DES CLUBS.**

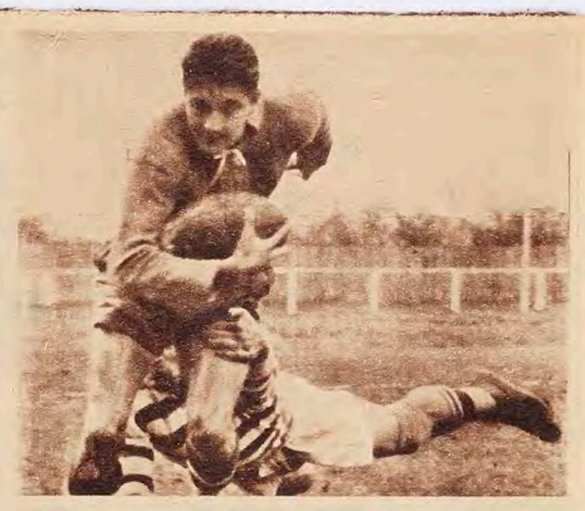
C'est celui-là, en réalité, **NOTRE VERITABLE RUGBY** et, de ce rugby français, je ne rougis pas...

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

R.C. FRANCE-U.S. MARMANDE (25-3), à Angoulême. Chazal, bien que plaqué par Pargade, a passé à Dupuy, qui dégage.

TOULOUSE-CAVAILLON (5-2), à Perpignan. Pagnetti ne pourra éviter l'arrêt de l'ailier Cantoni (de dos). Au centre : Fabre et Duplé.

VILLENEUVE-GIRONDINS (5-4), à Toulouse. Sur sortie de mêlée, l'avant Mazetti attaque, épaulé par Genoud (Tél. trans. de Toulouse).



LAVARDAC-CARPENTRAS (11-3), à Montauban. Lavardac sera le seul club amateur à participer aux 1/4 de finale. Bégou est stoppé.

CARCASSONNE A « SORTI » MARSEILLE

Bravo Lavardac !

LE rugby à treize avait sa grande journée avec les huitièmes de finale de la Coupe de France. Suivant la tradition, ils ne se sont pas déroulés sans émotion, ni sans surprises...

Emotion avec l'élimination du leader du championnat de France, Marseille, qui avait eu la malchance, il est vrai, d'être opposé de façon prématurée à Carcassonne.

Emotion avec l'élimination d'un autre « grand », le treize des Girondins, tombé, pour sa part, d'un tout petit point, face à Villeneuve.

Surprise avec la défaite de Carpentras en face des amateurs de Lavardac, seul club de « purs » encore en course.

Son entraîneur, Barreteau, ancienne vedette de Roanne, ne doit pas être mécontent d'avoir conduit son équipe jusqu'à cette phase de la Coupe.

Evidemment, le match à sensation de la journée était celui qui se déroulait à Bordeaux, entre Carcassonne et Marseille.

On prévoyait un résultat serré; finalement, on enregistra un score atomique : 23 à 0.

Pauvres Marseillais ! Ils ne méritaient pas un pareil écrasement. Leurs évolutions ne manquèrent ni d'allure, ni d'idée, et ils firent le régal, très souvent, des exigeants spectateurs bordelais. Seulement, tous ces mouvements de style, sans doute élégants, manquaient d'efficacité.

Dans ce débat, les lignes arrière de Carcassonne jouèrent leur rôle avec succès, en particulier Puig-Aubert, un Puig-Aubert retrouvé qui, avec une audace et une réussite inouïes, mena d'admirables offensives.

Carcassonne ? Une grande et solide équipe, sans aucun trou, sans aucune fissure, que l'habile entraîneur Jean Poch a su mettre au point au moment voulu.

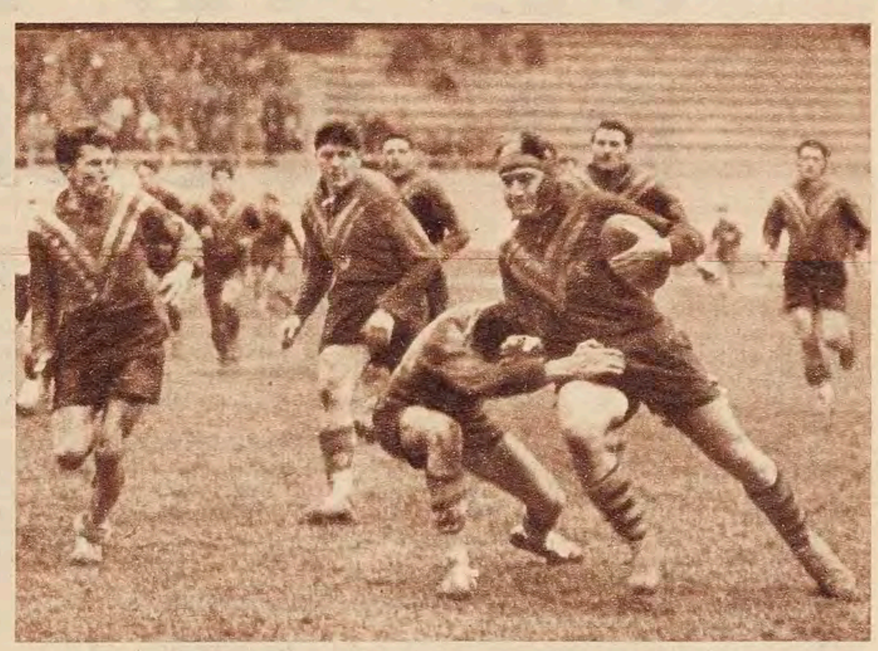
Carcassonne ira très loin.

Pendant ce temps, à Limoges, l'équipe de Lyon prenait le meilleur sur le treize parisien du Celtic. Ce dernier peut se consoler de sa défaite en réalisant qu'il est tombé en beauté : 27 à 15.

On remarquera la qualification du treize catalan, de Toulouse, d'Albi et, enfin, de Lézignan.

M. de LABORDERIE.

CARCASSONNE-MARSEILLE (23-0), à Bordeaux. Malgré le score, les Marseillais ne furent pas dominés. Une attaque de Perez. A g.: Calbète.



Le Carcassonnais Ponsinet, le ballon serré contre le corps, tente de passer en force le Marseillais Dop. Derrière : Pambrun, Miserou et Perez.

LEZIGNAN-ARCACHON (23-10), à Tonneins. Thomas dégage. A dr. : Guiton et Megnal.

ALBI-AVIGNON (6-0), à Lézignan. Heuillet, d'Albi, va être arrêté par Cœur. Der. : Blanc.

CATALANS-TOULON (24-5), à Avignon. Triquoire se fait arrêter par son vis-à-vis.

pour profiter entièrement de vos loisirs...

chaussez Lowell PALLADIUM

la chaussure basket bénéficiant de l'exploitation d'un brevet sensationnel

• perméable à l'air • imperméable à l'eau assurant la ventilation intégrale du pied.

Le tissu AIRGUTT

chaussez également

PALLATENNIS

semelle crêpe antidérapante

semelle intérieure et talon en spongieux. Dessus toile coton extra-forte AIRGUTT.

* Ce sont des créations PALLADIUM spécialisée dans la fabrication des Manufacture de caoutchouc chaussures de sports et d'usage

USINES à ARGENTEUIL (S.-&-O.) TÉL. : ARG. 14-51

En vente chez tous les marchands de chaussures

FABRICATION PALLADIUM FRANÇAISE

et chez tous les marchands d'articles de sports.

Les basketteurs français peuvent envisager après leur succès sur l'Espagne

De l'un de nos envoyés spéciaux : Henri CHAPUIS

BARCELONE. — C'est avec sérénité que la France (dans le domaine du basket s'entend) peut envisager l'approche des Jeux Olympiques d'Helsinki. Son équipe n'y sera pas ridicule, comme beaucoup l'ont souvent laissé entendre. Bien au contraire...

Le succès (68-55) que les Coqs viennent de remporter, au Palais des Sports de Barcelone, sur leurs rivaux espagnols, nous en a donné la preuve concrète.

La participation ibérique aux « J. O. » dépendait du résultat de cette confrontation, et c'est ce qui explique sans doute l'ambiance chaude, houleuse, quelquefois hostile, et l'acharnement que les arrières ont mis à défendre leur panneau.

Les Français ne baissèrent pas les bras pour autant. Au contraire, ils se battirent comme rarement ils l'ont fait depuis ces Jeux Olympiques. Il fallait prouver que leurs récents succès, obtenus au détriment des Belges et des Italiens, n'étaient pas seulement dus au hasard ou à l'adresse insolente de Jackie Dessemme. Ils voulaient prouver qu'ils savaient jouer en « équipe »; et ils le firent parfaitement. Jamais il n'y eut un « trou » dans le « cinq » qui évolua sur un sol de ciment.

Il n'y avait pas cinq joueurs et sept remplaçants, mais la « Maison France ». Un tout homogène sans vedette, sans faille non plus.

C'est là la force d'une équipe et aussi le résultat du travail inlassable de Robert Busnel.

Dessemme, en effet, sut s'amalgamer à ses compagnons; et ces derniers surent l'accueillir sans heurts et sans que le rendement général en souffrit.

La France a donc largement battu ses rivaux de la journée dominicale. Et pourtant, les individualités espagnoles (elles ne sont que quatre : Borras, Galindez, Oller et Imedio) réalisèrent un meilleur match que contre les Belges à Bruxelles, inquiétant longtemps les Tricolores qui ne pouvaient concrétiser leur supériorité manifeste par un avantage important à la marque, si ce n'est dans les dernières minutes de la partie...

Les Espagnols étaient dans un bon jour; mais les Coqs avaient sorti leurs ergots; leur esprit cocardier et leur sens de l'organisation firent le reste.

On comprend pourquoi Robert Busnel, leur mentor, affirme avec une foi inébranlable que l'équipe de France disputera la poule finale du tournoi olympique.

En page 16, les photos de notre env. spéc. Robert TRECOURT

Un article exclusif de

NOS HOMMES

BARCELONE. — Ce n'est pas souvent qu'un match international nous donne tant d'inquiétude; ce n'est pas souvent aussi qu'il nous donne, à la fin, autant de satisfaction.

En effet, France-Espagne, en pays adverse, avait deux buts pour nous : d'abord effacer certaine défaite de Madrid, il y a deux ans, dans des circonstances particulières; ensuite, ce match - test, avant les J. O. devait nous apporter la preuve que notre politique avait enfin atteint son but : à savoir la richesse de notre sport et la valeur de « l'équipe », au sens complet du mot.

A Barcelone, dans cette ambiance survoltée qui accompagne toutes les manifestations sportives, l'équipe de France a trouvé une nouvelle âme. Elle fut un tout homogène, uni, sans individua-

Montau-
ur à par-
t stoppé.

e de pas-
et Perez.

on. Tri-
s-à-vis.

er

f de

ES

Ce
u'un
nous
ude;
aussi
fin,
n.
Espa-
erse,
pour
facer
Ma-
ans,
nces
, ce
les
por-
notre
at-
avoir
sport
équi-
t du

cette
qui
les
ives,
a
âme.
oyèe-
dua-

LOURDES ET LE STADE MONTOIS LA SECTION PALOISE ET AGEN DEMI-FINALISTES PROBABLES DU CHAMPIONNAT DE FRANCE

LE championnat de France de rugby avait réuni au départ, le 28 octobre, le nombre impressionnant de 64 équipes.

A l'issue des poules de huit, le 6 janvier, la moitié était éliminée; 32 équipes restaient qualifiées pour les poules de quatre. Celles-ci terminées, une nouvelle moitié est comptée out, et il ne subsiste plus que 16 clubs.

Ce sont ces 16 rescapés qui, classés de 1 à 16, vont, suivant un ordre prévu, participer au tableau final du championnat de France, par matches éliminatoires : huitièmes de finale le 16 mars, quarts de finale le 30 mars, demi-finales le 20 avril et finale le 4 mai.

Pour la plus grande compréhension du sujet et pour mieux suivre la marche ultime du championnat, nous avons composé ce tableau ci-dessous. Il permet d'ores et déjà de prévoir un peu ce qui se passera et de désigner des favoris.

On remarquera notamment que le haut du tableau est beaucoup plus chargé que le bas. On y trouve, en effet, des seigneurs d'importance, comme Lourdes et le Stade Montois, restés l'un et l'autre invaincus depuis le début de la saison, comme l'ancien champion de France 1949-50, Castres, toujours de première force, comme les deux clubs du Languedoc, Narbonne et Béziers, comme le Stade Toulousain !

Dans le bas du tableau, la Section Paloise, le S.U. Agen, Toulon, Mazamet se trouvent réunis d'un côté. Mais l'ensemble paraît, avec les quatre autres, moins fort que le lot du haut.

Qu'importe ! Il n'y aura, en définitive, que deux finalistes et... qu'un champion !

	16 mars	30 mars	20 avril
F.C. Lourdes			
P.U.C.			
R.C. Vichy			
A.S. Béziers			
Stade Montois			
Stade Toulousain			
R.C. Narbonne			
Castres Olympique			
U.S.A. Perpignan			
C.A. Béglais			
C.A. Périgueux			
A.S. Montferrand			
S.U. Agen			
R.C. Toulon			
Section Paloise			
S.C. Mazamet			

les Jeux avec sérénité

Robert Busnel, entraîneur de l'équipe de France :

ONT RETROUVÉ UNE AME !

lité marquante. Même le magnifique Dessemme sut s'intégrer au profit de ses camarades. Jouant remarquablement, soutenant les combinaisons apprises par un moral extraordinaire, rarement équipe de France nous a donné cette joie totale depuis les Jeux de 1948.

Il serait injuste, cependant, de ne pas sortir deux noms, deux revenants qui ont aujourd'hui gagné leur place dans l'équipe olympique :

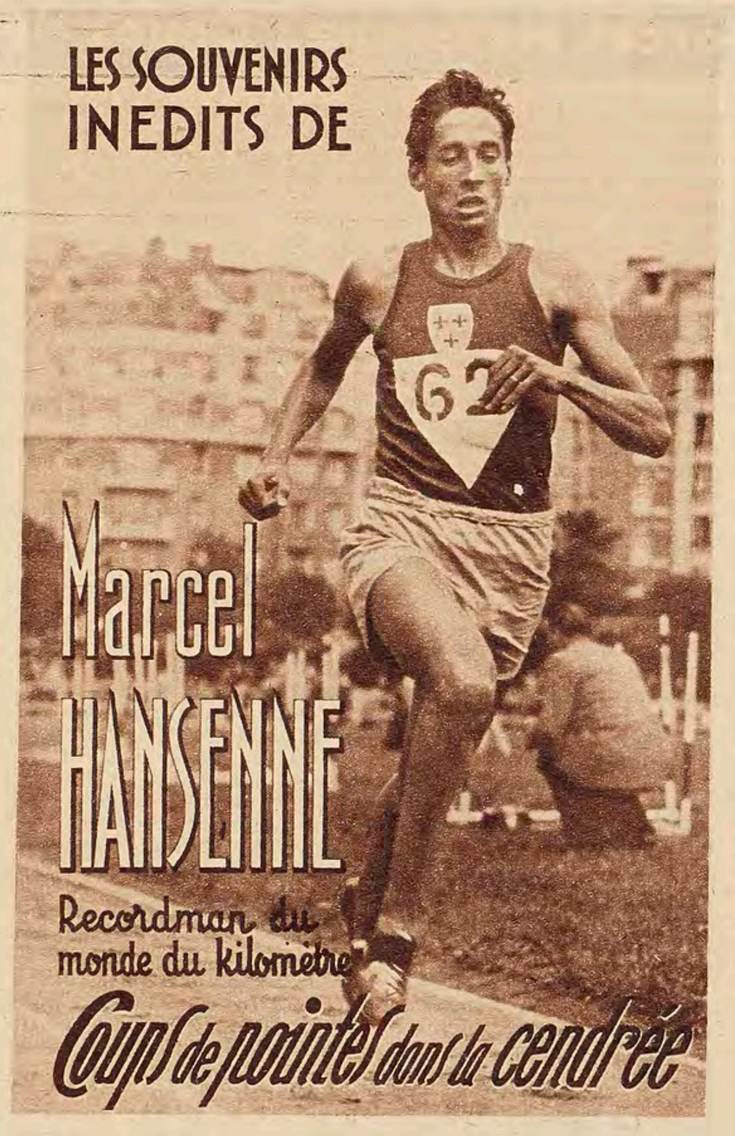
Jean Perniceni, tout d'abord, qui « éclata » remarquablement, se battant de toutes ses forces.

René Chocat, ensuite, dont nous avions suivi, cette saison, les efforts pour se hisser de nouveau au premier plan, est redevenu le grand Chocat. Calme, conscient, il marqua des paniers remarquables et ses passes pleines de précision furent quelquefois décisives. Il a abandonné, de plus, cette fantaisie acquise dans les matches faciles. Tout comme Perniceni et Buffière, il ira, pour la seconde fois, aux Jeux Olympiques.

Quant aux autres, ma foi, félicitons-les en bloc. Buffière et Vacheresse, impeccables et solides; Dessemme, opportuniste et adroit; Devoti et Gallay, admirables à un moment critique; Marsolat, batailleur, et Guillin, intelligent au possible. Monclar, lui, paraît fatigué, et, si on peut lui reprocher un geste maladroit, il faut reconnaître qu'il avait pris, avant, quelques coups malheureux.

Quoi qu'on puisse en penser à Barcelone, l'arbitrage de Folati et Pfeutti fut excellent; dans une ambiance, dure parfois, ils ne se laissèrent pas influencer par quelques hurlements et gestes théâtraux.

Bravo pour eux!



Sans le savoir j'ai été tiré par un «lièvre» dès ma première course

AUSSI loin que remontent mes souvenirs, c'est une cour de « patro » qu'ils font revivre. Elle est présente à ma pensée avec tant de précision et de force que je pourrais aujourd'hui encore en dessiner très exactement le contour.

J'y ai vécu aussi heureux qu'on peut l'être aux heures de liberté quand on est encore enfant. Je revois l'abbé Carrissimo lancer en l'air, d'un coup de poing formidable, le ballon qu'il venait de gonfler pour une partie acharnée de football. Je ne sais pourquoi, mais c'est un geste qui est devenu inséparable de mes souvenirs de gosse.

J'admirais la force de ce coup de poing, et celui qui le donnait. C'était un abbé sportif qui devait avoir, sur ma carrière tout entière, une heureuse influence, et c'est ma chance de l'avoir rencontré, comme plus tard d'avoir trouvé sur mon chemin Ernest Berte, J.-J. Lesur et enfin Gaston Meyer. Sans eux, que serais-je devenu ? Je n'en sais rien. Mais je sais maintenant que je leur dois tout. Pour moi, Wembley, qui devait constituer le faite de ma carrière, a commencé à Tourcoing, à l'ombre d'une chapelle. La cour était grande et permettait de prodigieux ébats. Deux poteaux de basket-ball se dressaient tout droit, avec des filets souvent déchirés, car le patro n'était pas des plus riches. On se déshabillait, lorsqu'on était admis au sein d'une équipe engagée dans un championnat, dans une salle peu luxueuse, et après la partie on se lavait à l'eau froide, au dehors, par tous les temps.

On se sentait pourtant parfaitement heureux. Nul, dans notre petite équipe (maillots bleu et blanc) ne soupçonnait que le sport puisse donner de plus grandes joies que celles que nous connaissions. Et, maintenant que tout est fini, je sais que ce n'était pas une erreur, dans un sens, car la camaraderie des vestiaires, lorsqu'elle se prolonge dans la vie, est d'une valeur inestimable.

A quinze ans, ma silhouette prêtait à maintes moqueries. A l'Ecole Industrielle et Commerciale de Tourcoing, où je poursuivais mes études, on m'appelait « Hercule » par dérision. Je pesais 32 kilos et mesurais 1 mètre 63. Tout cela se trouvait souvent répandu lors des parties de « ballon militaire ». Mais il aurait fallu une jambe cassée au moins pour me décourager. Je rageais dans mon for intérieur d'être si frêle et, pour compenser mon handicap de poids, j'appris à « charger » au moment qui convenait, c'est-à-dire lorsque l'adversaire n'avait pas les pieds au sol. L'effet en était surprenant et un jour je finis par décrocher ma récompense : lors d'un match de football, l'arbitre me fit une observation pour avoir bousculé un adversaire dont le regard méprisant m'avait blessé. Ce jour-là, je me sentis un homme, et toute ma hargne intérieure s'évanouit une bonne fois.

C'est le basket qui m'attirait surtout. J'aimais jouer centre parce que c'était encore l'époque où le ballon était engagé au milieu du terrain après chaque panier marqué, et que ma détente était bonne. Notre équipe, celle qui répondait au nom orgueilleux d'Intrépides du Sacré-Cœur, était toujours la même, parce que nous étions cinq en tout. Notre système nerveux en prit un sacré coup au cours de ce championnat junior, car nous avions un arrière, nommé Gaston Lemant, qui arrivait chaque fois au dernier moment, rongeant un ultime os de poulet ou grignotant un dernier morceau de galette. Voilà de quoi dépendait notre victoire en championnat : d'un festin qui se serait prolongé trop longtemps. Cependant, nous fûmes battus en finale, sans qu'une dinde y soit pour quelque chose et, par conséquent, sans excuse, mais avec la fierté d'avoir joué les prolongations.

A l'époque, je ne songeais pas à courir. J'étais passablement adroit en basket-ball et cela me suffisait. J'avais déjà touché un peu à tout, au ballon militaire, au football (j'avais un bon shot, mais je passais le ballon trop souvent à l'adversaire dans mon ardeur brouillonne), à la natation aussi. Peut-être le regretté Paul Beulque pût-il penser un moment que j'avais des dispositions pour le crawl. A l'entraînement, j'avais nagé les 50 mètres en 40 secondes, à douze ans. L'eau froide me gelait littéralement. Une séance de water-polo (à Tourcoing, c'était fatal) acheva de me décourager. J'étais incapable de renvoyer le ballon que Bulteel — s'en souvient-il ? — m'adressait d'un mouvement de poignet qui me laissait bouche bée d'admiration. Il était trop lourd pour moi, et l'eau me semblait plus froide encore.

Ce n'est qu'à dix-huit ans que l'idée de la course germa en moi. Nous avions alors, au patro, un aîné qui faisait notre orgueil, et qui s'appelait Marcel Delcroix. Sa mince silhouette bondissante (c'était un sacré joueur de basket-ball) était suivie de la touche par des centaines de regards émerveillés. Nous avions tous alors plus ou moins envie de devenir plus tard un nouveau Marcel Delcroix. C'est en tout cas ce que je ressentais. Je voulais, quand je serais un peu plus grand, avoir le même complet beige, la même cravate rayée, et je voulais aussi jouer au basket comme il le faisait. Et courir aussi, car Marcel Delcroix était champion du Nord des 800 mètres. Si on m'avait dit à ce moment-là : tu seras un jour champion du Nord, toi aussi, je crois que rien n'aurait pu me faire plus de plaisir.

En 1935, ma décision fut prise après avoir assisté, le cœur battant, aux championnats du Nord, disputés à Roubaix, sur le terrain du Racing. Ah ! ce 800 mètres entre Marcel Delcroix et son grand adversaire Delecroix... Tremblant pour mon aîné, j'en suivis toutes les péripéties avec une angoisse telle que mes jambes se dérobaient sous moi. Celles de Marcel Delcroix, heureusement, tenaient bon, et au sprint il triompha d'un mètre. De ce jour-là, je décidais que l'athlétisme était le plus beau sport qui fut.

Mon premier lièvre

Avoir la foi, c'était bien, mais comment s'entraîner ? Je n'avais aucune notion de la course, et je me demandais ce qu'il fallait faire. Mes camarades de l'équipe de basket-ball me tirèrent d'embarras. « Puisque tu veux devenir un champion, nous allons t'aider, me dirent-ils. Désormais, tu vas courir contre nous tous... »

Ils m'expliquèrent qu'ils allaient se relayer contre moi. Chacun d'eux allait courir deux tours de la cour du patro. C'est ainsi que, dans le plus grand secret, je pus me préparer en vue du 1.000 mètres du championnat junior de l'Union de Flandre. Ce qui fut dit fut fait : seul, je réussis à tenir en échec les quatre autres et je n'avais aucune idée de ce que cela représentait.

C'est au cœur de l'été 1935 que je chaussais donc les pointes (celles que m'avait prêtées Marcel Delcroix, ô fierté des fiertés !) pour la première fois de ma vie. J'avais un trac épouvantable. Chacun de mes rivaux me semblait gigantesque. Lorsque je les voyais s'échauffer avant la course, il me semblait qu'ils allaient tous me battre entre eux, tandis que j'aurais l'air minable derrière le peloton, en train de piétiner courageusement. J'enviais la rondeur de leurs mollets et leur vaste poitrine (à 18 ans, je pesais 53 kilos pour 1 m. 72). Néanmoins, je décidais de rester fidèle à ma tactique. Car j'avais, en accord avec un camarade, Maurice Wostelandt, arrêté une tactique. Ce dernier allait m'emmener pendant 500 mètres et, ensuite, je ferais ce que je pourrais. Pour ma première course, j'avais un « lièvre ». Je ne l'ai su que beaucoup plus tard...

Enfin, le starter nous libéra. Et tout se passa comme prévu. Maurice Wostelandt menait, en se retournant pour voir si j'étais toujours là (comme Jean Vernier devait le faire par la suite, avec un fraternel dévouement) et, aux 500 mètres, je passais en tête, déjà passablement surpris. Je devais l'être beaucoup plus encore en constatant que personne ne suivait. Pourtant, ça n'allait pas tellement vite. Un petit coup d'œil en arrière, à 300 mètres de l'arrivée, m'apprit que j'avais plus de vingt-cinq mètres d'avance. Je n'en revenais pas. Ivre de surprise et de joie, j'entamais la dernière ligne droite. C'était fini, je ne pouvais plus être battu. Les ultimes foulées me parurent étrangement douces. Vainqueur, j'étais vainqueur... Mon cœur, mon cerveau et mes muscles se sentaient pleinement heureux. On me dit le temps : 2' 52". Ce n'était pas extraordinaire. Je savais, par contre, que je venais de signer un pacte durable avec la course à pied. Et les atroces douleurs que je ressentis aux mollets le lendemain matin devaient être impuissantes à décourager cette vocation naissante. D'ailleurs, lorsque je contemplais orgueilleusement la petite médaille d'argent, prix de ma première victoire, je me sentais envahi d'une vague de bonheur.

J'étais loin de supposer que beaucoup d'autres suivraient. Tout ce à quoi j'aspirais, c'était de devenir un jour champion du Nord. Comme Marcel Delcroix...

C'est au mois de mai 1936 — j'avais alors 19 ans — que commença réellement ma carrière de coureur à pied. Je me souviens de ce 1.500 mètres comme si je venais seulement de le terminer, avec une précision extraordinaire. C'était à Lambersart, par un temps déjà chaud. J'étais engagé dans le 1.500 du championnat du Nord deuxième catégorie. Le Lillois Piquet partait grand favori de l'épreuve et, dès le coup de pistolet, il se mit à assurer ce qui me sembla un train d'enfer. Après 500 mètres de course, j'étais seul dans sa foulée, serrant les dents, insensible à tout ce qui se passait autour de moi. C'est ce

Les souvenirs inédits de Marcel Hansenne : Coups de pointes dans la cendrée

jour-là que j'appris que, dans une course, plus rien n'existe en dehors d'elle. J'allais comme dans un rêve, n'entendant nul bruit, ni les encouragements qui allaient à mon adversaire, ni ceux qui m'étaient destinés...

Ce curieux détachement du monde, toute volonté concentrée sur la victoire à obtenir, je devais le connaître souvent par la suite. Cela va jusqu'à l'ignorance de toute douleur physique. C'est un phénomène étrange que cette insensibilité à tout pendant une course. Tandis que certains sens se trouvent bizarrement décuplés, d'autres se taisent brusquement et ne se réveillent qu'une fois la ligne d'arrivée franchie. On court dans une demi-inconscience, mais aussi avec une extraordinaire lucidité. A New-York, j'ai terminé la course les pieds en sang, ce que je constatai avec surprise dans la seconde qui suivait l'effort. Alors, seulement, une intolérable douleur se fit sentir.

J'ai gagné mon premier 1.500, loin de tout, loin des bruits, du soleil, de la petite tribune devant laquelle on passait quatre fois, les yeux fixés sur le dos de mon adversaire. Le seul bruit qui venait jusqu'à moi était celui de son souffle dont je sentais qu'il se précipitait au fur et à mesure que l'on approchait de la dernière ligne droite. J'étais mort, mais je n'aurais pas lâché prise pour un autographe de Jules Ladoumègue — et pourtant ! A deux cents mètres du fil de laine, je sentais que j'allais gagner. C'était grisant, Piquet était surpris de me savoir derrière lui, tout le monde était surpris. Qu'elles furent merveilleuses les dernières foulées de ce 1.500! A l'entrée de la ligne droite, j'avais passé Piquet, exténué. Et c'est avec une dizaine de mètres d'avance que je triomphai, en 4' 17".

On me photographia. C'était la première fois par un professionnel. Pendant ce temps, deux hommes m'observaient, dont j'allais faire la connaissance : c'étaient Ernest Berte et Jean-Jacques Lesur.

Le premier était entraîneur à l'U.S. Tourcoing, le second sélectionneur à la Ligue du Nord d'athlétisme. De vrais mordus, passionnés de course à pied, conseillers fidèles et dévoués, sachant de quoi il retournait, doués d'un flair infaillible. Des afficionados de l'athlétisme, pour qui un beau 800 valait toutes les joies de la terre.

Contact avec Ernest Berte et Jean-Jacques Lesur

Encouragé par ce 1.500, j'allai trouver Ernest Berte sur le terrain de l'U.S. Tourcoing.

J'étais bien décidé à demeurer fidèle aux couleurs de mon vieux patro, et c'est pourquoi j'avais signé une licence « individuelle ».

Ernest Berte me vit ainsi arriver, un soir de juin, tiède à souhait. Il me fallut vaincre ma timidité pour lui dire que je venais lui demander des conseils sans rien lui promettre en échange. Il avait l'air tellement sévère. Ses yeux, cependant toujours souriants, me fixèrent avec compréhension.

« Bien sûr, mon petit, me dit-il, je comprends ça... »

J'avais franchi les portes du grand club, dont je m'étais fait un épouvantail, sans heurt, sans malentendu. J'avais, au contraire, trouvé beaucoup de gentillesse de la part des dirigeants de l'U.S. Tourcoing, et immédiatement je leur en fus reconnaissant. Ils n'avaient pas prononcé un mot pour ébranler mes convictions.

Je revois avec amusement ce premier entraînement sous la conduite d'Ernest Berte. Il me fit courir plusieurs tours de piste, pour m'échauffer, et ensuite un 1.000 mètres sans forcer. J'étais anxieux de connaître ses impressions. Dans un accès de courage, je lui dis :

« Pensez-vous que je participerai un jour aux Jeux Olympiques ?... »

S'il m'avait dit non, j'imagine que je me serais découragé. L'ambition m'était venue avec le 1.500 mètres de Lambersart. Ernest Berte me regarda, en dissimulant de son mieux sa surprise :

« Bien sûr que tu iras aux Jeux Olympiques si tu sais te montrer patient... », répondit-il.

Aujourd'hui, quand nous évoquons ensemble cet entretien, nous ne pouvons nous empêcher de sourire.

Malgré ma grande timidité naturelle, il m'avait fallu un rude culot pour parler des Jeux alors que j'étais bâti comme un insecte. Je ne me doutais pas du chemin qu'il me faudrait parcourir avant d'arriver, enfin, à Wembley, où la défaite m'attendait. Mais cela m'importait peu. J'étais devenu, je le répète, terriblement ambitieux, et la longueur de la route n'était pas faite pour m'effrayer. Je voulais arriver, coûte que coûte.

Je pense que si je n'avais pas été comme cela, ma carrière aurait été des plus effacées. Maigre, relativement lent (je devais valoir à 19 ans un peu moins de treize secondes sur 100 mètres), je n'étais pas particulièrement doué pour réussir. Ma seule qualité véritable — elle ne devait pas échapper à Gaston Meyer qui crut en moi dès le début à cause d'elle — c'était ma résistance à la fatigue. Si intense avait été l'effort, et si exténué ce dernier m'avait-il laissé, que je récupérais pourtant avec une grande rapidité. Cela n'échappa pas non plus à Jean-Jacques Lesur qui se dérangea un jour spécialement pour me voir à l'entraînement (j'en rougis alors de plaisir). Un peu plus tard, J.-J. Lesur écrivait à Gaston Meyer :

« Je te signale un certain Hansenne. Je ne te garantis pas que c'est un nouveau Jules Ladoumègue. Mais je te promets qu'il courra les 1.500 mètres en 4 minutes... »

J'étais heureux de connaître Jean-Jacques Lesur. Je savais qu'il avait entraîné Prudent Joye pour qui je nourrissais une forte admiration. Avant même que je courusse pour la première fois, je m'étais arrangé pour suivre le même chemin que Joye qui travaillait alors à Tourcoing. Pour ne pas me faire repérer, je laissais une quarantaine de mètres entre mon idole et moi, me contentant de le regarder à distance respectable. Cela dura des mois, et jamais Prudent Joye ne se douta qu'un jeune admirateur était chaque jour sur ses talons. Il ne le sut que beaucoup plus tard, lorsque je le rejoignis au C.A.F. et que je le lui avouai en rougissant.

L'été 1936 ne me permit pas de satisfaire tous mes projets. Grippé peu de temps auparavant, je ne pus faire mieux que troisième aux championnats du Nord, battu par Cauchez (de la Fraternelle d'Onnaing) et le vétéran roubaisien Deraedt. C'est alors que se posa la question du match inter-Ligues Nord-Alsace, qui devait se dérouler à Bruay-en-Artois. Comme cela arrive souvent en pareille occasion, on voulait à la Ligue du Nord sélectionner d'office les deux premiers de chaque épreuve. Mais Jean-Jacques Lesur, avec qui j'avais échangé quelques mots à peine, défendit ma cause avec tant de chaleur qu'il remporta la partie. C'est ainsi que je fus sélectionné pour le 1.500 de Nord-Alsace, en compagnie de Cauchez.

Dire la joie de cette première sélection, c'est fort difficile. Mais elle ne fit que décroître au fur et à mesure que la date de la rencontre approchait. J'étais mort de peur à l'idée de courir contre Paul Messner. Celui-ci était déjà un athlète de réputation nationale. Il avait battu les 4 minutes aux 1.500, ce qui lui conférait un énorme prestige. La première fois que je le vis, il me fut aussitôt sympathique. Je découvris un joyeux drille, toujours prêt à plaisanter, ne se prenant nullement au sérieux malgré sa valeur. Ce jour-là, je me dis que, plus tard, j'essaierais de lui ressembler, si je devenais, moi aussi, quelqu'un.

Paul Messner me félicite... trois ans avant que je sois son équipier

Ce 1.500 du match Nord-Alsace fut un supplice. J'étais plus mort que vif une demi-heure avant la course, et Jean-Jacques Lesur, qui lisait mon effroi sur mon visage, me déclara :

« Qu'est-ce que tu ferais si je te disais que tu n'es pas obligé de courir ?... »

Et je répondis lâchement :

« J'irais tout de suite me rhabiller, monsieur... »

Il se mit à rire.

« Je m'en doutais. Mais tu verras, tout se passera bien... »

Il semblait très confiant. Pourtant, il jouait une grosse carte. En supposant que je me montre décevant, on ne manquerait pas de lui faire remarquer qu'il s'était trompé à mon égard, qu'on avait eu tort de l'écouter...

Paul Messner gagna ce 1.500, bien entendu. Son démarrage à la cloche nous laissa sur place, Cauchez et moi. Mais, cent cinquante mètres plus loin, je démarrai à mon tour, et décrochai ainsi la deuxième place. Jean-Jacques Lesur était rayonnant. Pour comble de bonheur, je vis Paul Messner venir me serrer la main avec des paroles d'encouragement. Trois ans plus tard, nous devions faire équipe ensemble au cours d'un funeste France-Allemagne. Et, dix ans plus tard, je devais le battre au sprint à Colombes sur 1.500 mètres, lui enlevant sa dernière chance de devenir un jour champion de France.

Gaston Meyer n'avait pas une grande barbe

Deuxième de Nord-Alsace, je voyais mon étoile monter un peu plus. Ernest Berte me couvait comme une mère-poule. Pourtant, il savait que je ne porterais pas de sitôt les couleurs de l'U.S. Tourcoing.

J'avais décidé, en effet, de devancer l'appel militaire, afin de pouvoir plus aisément fixer mon choix sur un régiment de la capitale. J'étais né à Paris, mais je ne le connaissais pas. Et puis, je pensais à ma carrière de coureur à pied, qui pourrait s'épanouir mieux dans la grande ville qu'à Tourcoing. Mes parents ne firent rien pour contrecarrer ces projets. Mon père s'intéressait à l'athlète qui s'annonçait, mais ma mère s'y refusait obstinément, craignant que l'effort d'un 1.500 ne fût mortel.

Un jour, Jean-Jacques Lesur m'annonça une grande nouvelle :

« Gaston Meyer va venir passer quelques jours à Roubaix. Nous allons dîner ensemble afin que tu fasses sa connaissance... »

J'étais aussi ému qu'avant le 1.500 de Nord-Alsace en me rendant au buffet de la gare de Tourcoing, où avait été fixé le rendez-vous. Lorsqu'on parle de cette rencontre, Gaston Meyer ne peut s'empêcher de rire, car je fus ce soir-là d'une timidité encore plus grande que de coutume, osant à peine lever la tête, et me demandant avec anxiété si je tenais ma fourchette de la bonne main. Les présentations, faites par J.-J. Lesur, m'avaient rempli de surprise, car je m'attendais à me trouver en face d'un noble vieillard à la barbe respectable. Lorsqu'on signe des articles dans un journal parisien, cela est absolument nécessaire, me semblait-il. Or, c'est un jeune homme alerte et fringant qui m'avait dit quelques mots aimables, et ne cessait ensuite de m'étudier avec amusement. Si j'ai prononcé vingt paroles ce jour-là, c'est le maximum. Pendant tout le repas, je fis mine de m'intéresser prodigieusement à une choucroute. J'imagine que Gaston Meyer et J.-J. Lesur ont dû beaucoup se divertir sur mon compte au cours de ce repas mémorable.

C'est pendant cette soirée que devait se décider mon avenir. Jean-Jacques Lesur, vice-président du Club Athlétique Français (dont Gaston Meyer était l'un des principaux dirigeants), me demanda s'il y avait un club à Paris qui me plaisait plutôt qu'un autre. Je n'y avais pas encore réfléchi, et d'ailleurs je ne savais pas grand-chose sur le Racing ou le Stade, en dehors des résultats qu'ils obtenaient. J.-J. Lesur m'aida alors à me décider :

« Je te recommande deux clubs, me dit-il, le C.A.F. et le Stade Français. Mais je ne veux t'influencer pour l'un ou pour l'autre. »

« Je désire entrer dans le même club que Joye », répondis-je aussitôt...

C'était le C.A.P., dont faisaient également partie Roger Rochard, Bertolino, Vigneron, Winter, Jacques André, dont on commençait à parler. L'idée de devenir dans un jour proche leur camarade de club me rendait tout joyeux. En sortant de table, je me mis à compter machinalement les jours qui me séparaient encore de mon service militaire. Et les additions, que j'avais à faire en tant qu'employé de commerce à Tourcoing, me parurent plus longues encore de ce jour-là.

L'été 1936 s'achevait. Je prenais un peu de poids (60 kilos à 19 ans et demi) et d'assurance. On en était aux dernières épreuves de la saison d'athlétisme. J'avais suivi avec passion (par la presse et la radio) les péripéties des Jeux Olympiques, et les noms de Jesse Owens et Lovelock résonnaient dans ma tête. Si seulement je pouvais un jour approcher — approcher seulement — d'athlètes aussi prestigieux... J'avais été triste de constater que Roger Rochard peinait à remonter le courant, et triste d'apprendre que Joye n'avait pu aller en finale du 400 haies.

Loin de la grande scène, je continuais à m'entraîner consciencieusement. Et les progrès se faisaient sentir. Une chose me désolait pourtant : je n'étais pas rapide. Les footballeurs de l'U.S.T. me battaient sur 60 mètres, et les frères Pardoen, lanceurs de poids, me surclassaient littéralement. La dernière grande réunion de l'année était un match Nord-Belgique, à Lambersart encore. Je fus sélectionné sur 1.500 mètres, en compagnie du vétéran Deraedt, car Cauchez était en baisse de forme. Peu de temps auparavant, Deraedt m'avait battu à Thumeries, après une course qui fit blanchir les cheveux d'Ernest Berte. Je ne sais ce qui me prit ce jour-là, toujours est-il qu'à la cloche je m'envolai littéralement, laissant Deraedt à vingt bons mètres en arrière. Et je me disposais à finir sur ma lancée, ralentissant nettement mon allure dans la dernière ligne droite — à quoi bon ? me disais-je — lorsque j'entendis Ernest Berte me crier : « Courage, Marcel, plus que quatre cents mètres !... » Je m'étais trompé d'un tour. Repartant du mieux que je pus, j'eus le mérite d'aller jusqu'au bout, mais lorsque Deraedt me passa, à 200 mètres de l'arrivée, ce fut comme si une tornade m'environnait.

Le beau geste de Deraedt

Ce 1.500 du match Nord-Belgique devait être ma dernière course de l'année. Deraedt, qui se souvenait de Thumeries, n'était pas trop rassuré de m'avoir pour partenaire, et il apporta beaucoup de patience à me répéter que nous avions quatre tours à parcourir, ce qui, vu ma situation d'élève comptable, constituait une humiliante insistance. Mais Deraedt avait quinze ans de plus que moi, et j'encaissai son petit discours avec vaillance. Après tout, je l'avais bien mérité. Je dois à la vérité d'ajouter que mon aîné me traita avec beaucoup de sympathie :

« Je suis trop vieux maintenant pour espérer quoi que ce soit, me dit-il. Si je gagne ce 1.500, cela ne changera pas grand-chose à ma carrière. Mais si tu le gagnes, cela t'aidera beaucoup. Tout bien pesé, il vaut mieux que tu le gagnes... »

C'était un noble langage, tel qu'on en entend en sport bien plus souvent qu'on ne le croit. Ces choses-là ne franchissent jamais les portes des vestiaires. Ce sont de belles minutes, prodigieusement pleines, que l'on garde par devers soi, jalousement, comme un bien précieux.

J'eus en cette circonstance le meilleur professeur que je pouvais espérer. Deraedt me conduisit sur la piste comme un cheval fait avec un poulain dans la prairie. Il mena juste à l'allure qu'il fallait, et à 400 mètres de l'arrivée me cria : « Vas-y à fond maintenant... » Il ne me restait plus qu'à m'exécuter. C'était la première fois que je partais de si loin, mais cela me parut facile. Personne n'avait pu me suivre, à moins que les deux Belges ne se fussent laissé hypnotiser par Deraedt. Toujours est-il que je terminai ce 1.500 sans faiblir, vainqueur avec quinze mètres d'avance, en 4' 10" 4/10.

Ce n'était pas formidable, beaucoup d'athlètes avaient fait mieux après trois mois de course ; certains avaient fait mieux après quelques semaines seulement. Mais l'essentiel c'était que les aiguilles s'arrêtassent chaque fois un peu plus vite. Je n'en demandais pas plus. Ernest Berte et Jean-Jacques Lesur avaient l'air satisfait. Cela me suffisait amplement.

Peu de temps après, je reçus mon affectation. J'étais appelé à la Base Aérienne de Dugny. C'était, alors que j'approchais de mes 20 ans, mon premier voyage important. Bien souvent, j'avais remarqué avec envie les voyageurs installés dans le train Tourcoing-Paris. Enfin, c'était mon tour. Néanmoins, je me sentais effrayé, et J.-J. Lesur l'avait si bien senti qu'il m'avait promis d'aller m'attendre à la gare du Nord, afin de me piloter le premier jour. Le 10 octobre 1936, je pris congé de mes parents. Ernest Berte vint me serrer la main. Je me sentais le cœur partagé entre la tristesse du départ (tous ceux qu'on aime dont on va être séparé pour la première fois) et l'attrait de la vie nouvelle qui s'annonçait ; je sentais confusément que le cours de mon existence allait changer.

Si l'on m'avait dit, moi qui était tant ému par un voyage de 250 kilomètres, que j'allais traverser l'Atlantique, dix ans plus tard, je ne l'aurais jamais cru.

1850 Francs à la commande
2000 — à la réception
et 3 Mensualités de 2000 Frs

à Crédit

Montre bracelet plaquée or 10 microns à trotteuse centrale, fournitures Suisses, ancre 17 rubis, mouvement de grande précision, étanchéité absolue (Waterproof Stainless) fond acier inoxydable - munie du fameux dispositif breveté PARE-CHOCS, avec bracelet crocodile doublé peau. Quantité limitée, nous ne pourrons satisfaire toutes les demandes, livrable contre paiement de 1 850 frs à la commande, 2 000 frs à la livraison et 3 mensualités de 2 000 frs.

Pour bénéficier de ces prix de faveur, hâtez-vous ! Adressez aujourd'hui-même votre commande accompagnée de la présente annonce

SHD C. 18

LIVRAISON ET ASSURANCE GRATUITES en FRANCE et dans l'UNION FRANÇAISE. - GARANTIE DE 5 ANS par bulletin enregistré et numéroté.

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, Rue LAFAYETTE PARIS (X^e)

LA SEMAINE PROCHAINE :

Rencontre avec Roger Rochard

LES POINGS DE DAUTHUILLE NE PARDONNENT PAS !

On était surpris !

Il y avait une salle nette et spacieuse, un ring bien éclairé, un arbitre du terroir avec trogne enluminée et tripe abondante, comme pour mieux inciter le profane à goûter les spécialités du pays, un speaker parisien, le préfet, le maire, un public en or, Laurent Dauthuille et — véritable tour de force — un adversaire.

L'organisateur avait bien fait les choses. Il s'était offert, avec le concours de trois mille de ses compatriotes, un divertissement que, seules, les grandes villes du monde peuvent se payer à l'heure actuelle.

Les Caennais n'en revenaient pas. Ils n'osaient bouger de peur de gâcher la belle soirée qui s'annonçait. Ils attendaient le grand combat. La lumière s'éteignit. On crut à une panne malencontreuse, mais, aussitôt, un projecteur se braqua sur l'entrée des vestiaires et prit Laurent, vêtu d'une robe de chambre bleu marine gansée de torsades blanches, dans ses feux. On y était.

Dauthuille franchit les cordes, rebondit légèrement sur le ring, mais une « Marseillaise » le figea dans un authentique garde-à-vous. On réalisa immédiatement que Caen s'y entendait aussi bien que New-York et Londres pour le cérémonial d'introduction.

Devant l'importance de sa mission musicale, troublé sans doute, le préposé au disque avait brûlé la consigne : il n'avait pas attendu Wanès pour déclencher son pick-up. C'était un peu gênant, vu que Wanès est français et bien gentil. On rattrapa la gaffe en lui offrant une gerbe enrubannée de tricolore qu'il s'empressa (on ne peut pas boxer avec des fleurs dans les bras) de remettre à son adversaire. Wanès était digne et Laurent embarrassé.

Six minutes plus tard, Dauthuille, en échange, faisait cadeau d'une bonne droite à Wanès qui, « ému », tituba en reculant. De saisissement, Laurent recula aussi, puis baissa les bras. Il était venu pour fignoler sa forme et pas pour en terminer d'un coup de poing. Un gauche au foie coupa littéralement Wanès en deux. L'arbitre comptait. Il compta jusqu'à dix, mais, entre temps, le gong avait résonné. L'officiel ne se démonta point pour autant et accusa le chronométreur, son collègue, de ne pas sonner clair. On se promit qu'au prochain round tout irait bien, mais il n'y eut pas de prochain round. Il y eut simplement une courte lutte entre Wanès et son manager qui voulait empêcher la reprise du combat et maintenait, de force, son boxeur sur le tabouret.

La foule, comme toutes les foules, hurlait sans savoir trop pourquoi. Elle n'avait pourtant rien à réclamer. Les trois ou quatre coups puissants et précis de Laurent justifiaient le déplacement.

André POIRIER.

Lundi dernier, à Caen, Dauthuille a effectué une brillante rentrée devant Wanès. Durement touché au 2e round, Wanès retourna plusieurs fois au tapis durant la 3e reprise et abandonna.

Aidez-nous à éviter les décisions contestées

Nos lecteurs ont continué, cette semaine, à nous exposer leur point de vue en ce qui concerne la façon de juger un combat. Les avis sont toujours partagés, ce qui démontre bien la difficulté présentée par notre question.

M. Louis Rochery, 16, boulevard de Clichy, Paris (18e) : Humez m'avait donné, contre Lavoine, l'impression d'être bon boxeur, mais, devant Hayes, il m'a déçu. Il est « tombé » dans le jeu de l'Américain. Si un arbitre et deux juges ne suffisent pas, il faut former un jury de dix personnes...

M. Jean Desnos, 39, rue de Paris, à Auxerre (Yonne) : Je suis un supporter acharné de Charles Humez, mais je n'ai pas reconnu mon favori dans son match contre Hayes. L'efficacité des coups compte beaucoup plus dans la balance...

M. Justinien, 83, rue Saussure, Paris (17e) : La boxe, escrime du poing, se différencie de l'escrime tout court par son efficacité. La défense, l'esquive ne sont que la partie négative de la boxe, qui prépare la riposte ou l'attaque. Il faut donc s'appuyer sur l'art positif pour juger un combat.

M. Fernand Pellegrino, 3, rue de Carpentras-Montfleury, à Tunis : Humez avait gagné et, s'il n'avait pas accepté la bataille, il l'aurait fait plus nettement.

M. Pierre Sonvico, Bar-le-Régulier, par Maulay (Côte-d'Or) : Les juges sont compétents pour juger un combat et ils ont eu raison de déclarer Humez vainqueur.

M. André Gambard, Centre d'apprentissage masculin, à La Ferté-Macé (Orne) : Un nul eût été préférable pour sanctionner la rencontre Humez-Hayes. Notre compatriote était un peu fatigué...

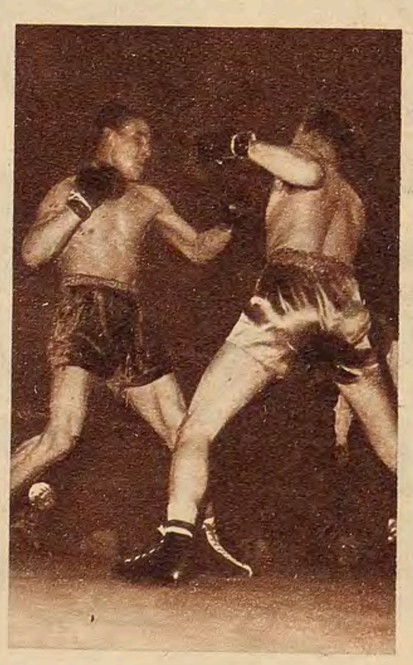
M. Rey-Golliet, Pr. d'Education Physique, 25, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e) : Pour éviter les décisions contestées, il faudrait que les juges aient une formation pugilistique complète pour apprécier la boxe de combat. Il faudrait aussi les rendre responsables de leur décision devant l'opinion publique en communiquant leurs bulletins de pointage.

M. Jean Ramstein, 19, place de la Cathédrale, à Colmar (Haut-Rhin) : Je n'ai que onze ans, mais je suis un grand amateur de boxe. Si la victoire de Humez n'a guère été brillante, elle était logique.

●

Prochainement, notre collaborateur André Poirier tirera les conclusions de cette enquête auprès de nos lecteurs.

A l'Alcazar de Marseille, l'ex-champion de France Chemama a battu Georges Mousse, qui lève les bras pour parer (à droite).



Dimanche, à la Mutualité, Labalette (à g.) a battu Bonnardel.

Jeudi, à Wagram, Bouquet (a g.) a battu Stock.

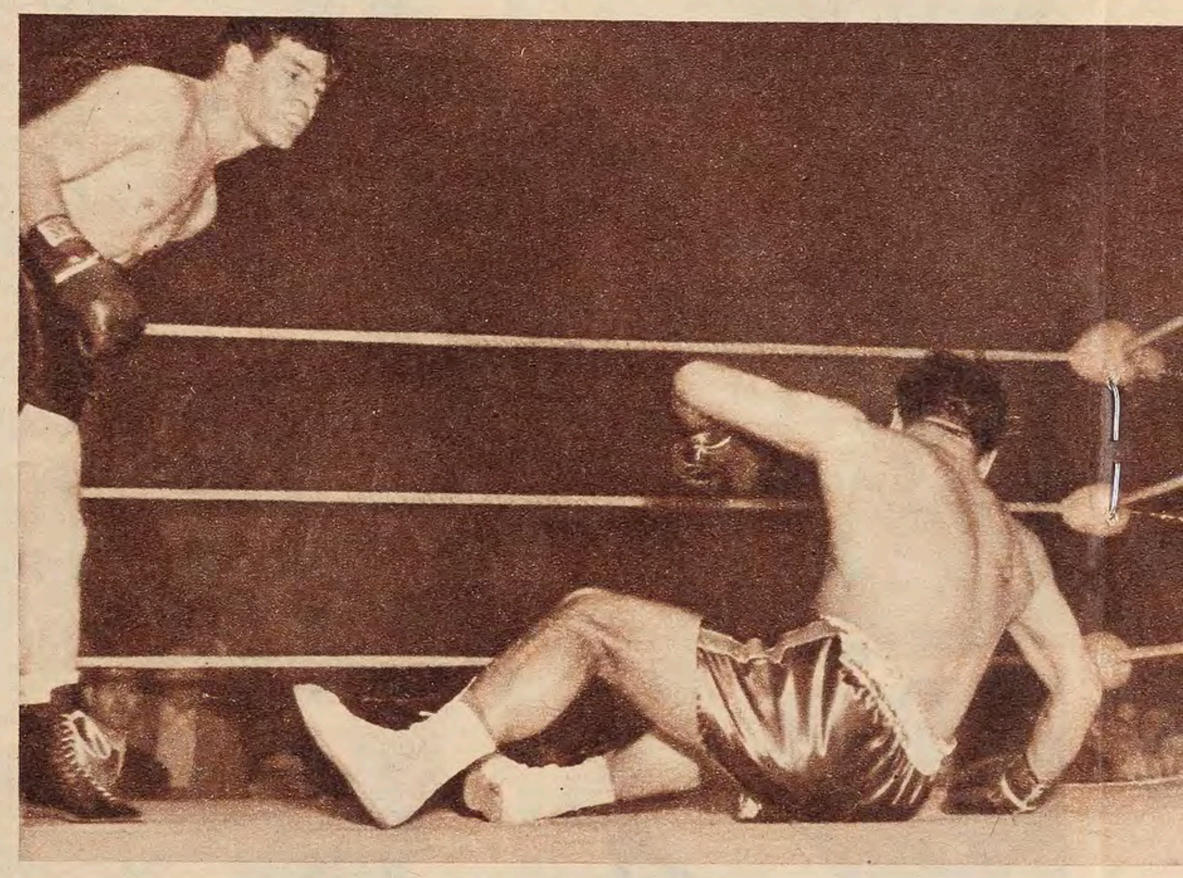
G. Lavoine a ajouté une victoire de plus à son palmarès...

Samedi soir, à Laon, Gilbert Lavoine a obtenu un nouveau succès, mais aux points cette fois, sur le Britannique Kay Kalio, qui part du droit.

...et cette scène d'allégresse est devenue classique à Laon

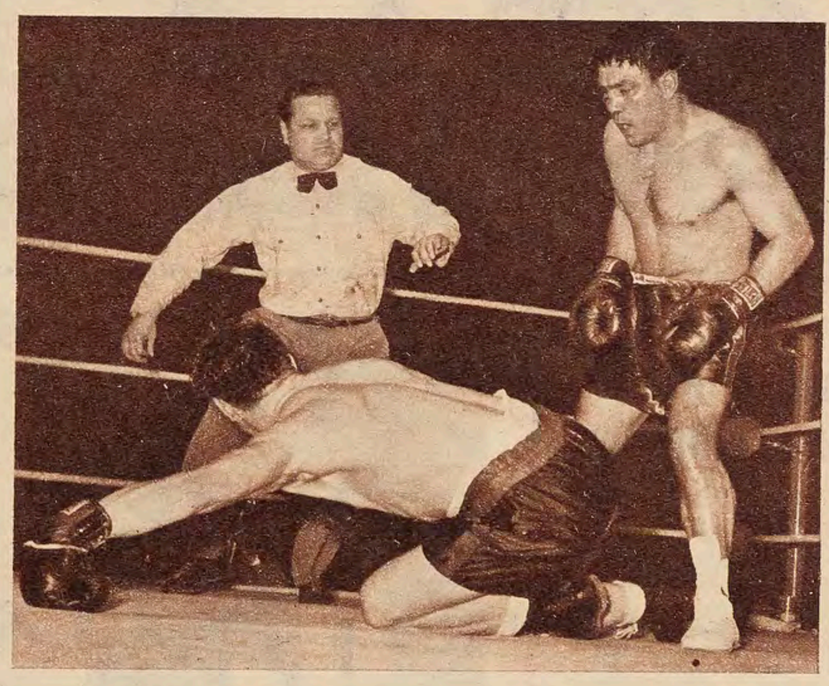
VILLEMAIN EST SORTI GRANDI DE LA F

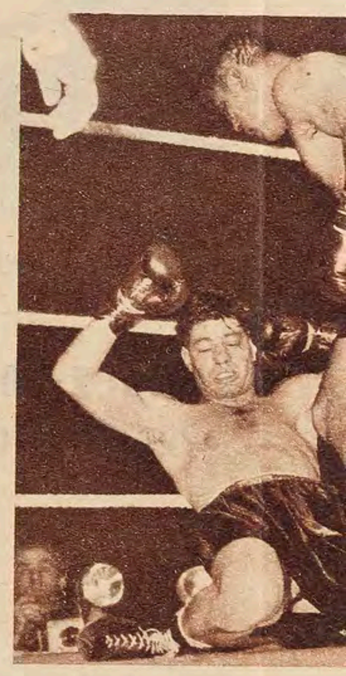
Le combat fut violent à souhait et excita la passion des neuf mille spectateurs qui attendaient une sensationnelle victoire de l'idole locale Joey de John. Dans les premières reprises, Robert Villemain, plus habile boxeur, sortit son jeu d'esquives pour neutraliser les attaques de son rival et rentrer, ensuite au corps, en courts crochets. Ci-dessus, l'Américain a voulu frapper du gauche, mais Villemain, par une souple semi-rotation du tronc, a évité le coup de son adversaire. Le Français est solidement appuyé sur ses jambes.



LE KNOCK-DOWN DE R. VILLEMAIN

Jeudi soir, à Syracuse, Robert durement à la mâchoire et l'e à tenir jusqu'à la fin du round

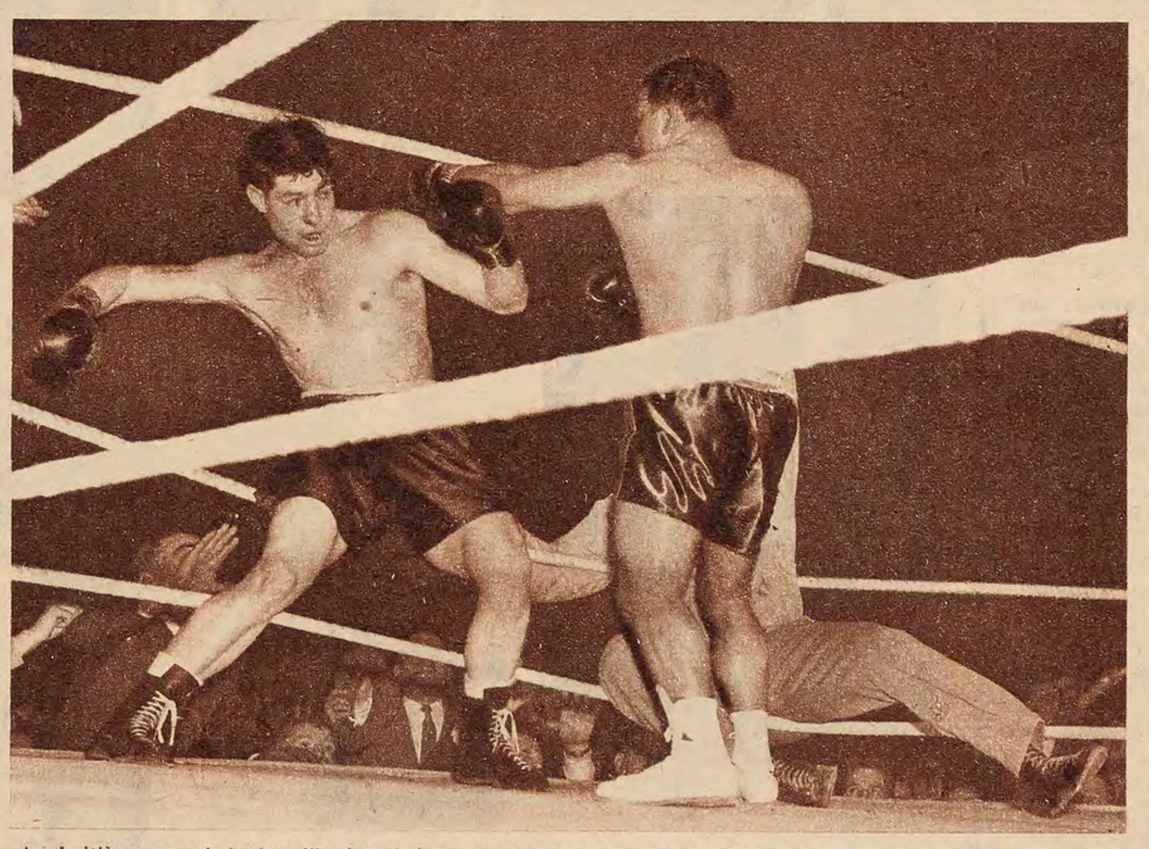




LE KNOCK-OUT DE JOEY DE JOHN

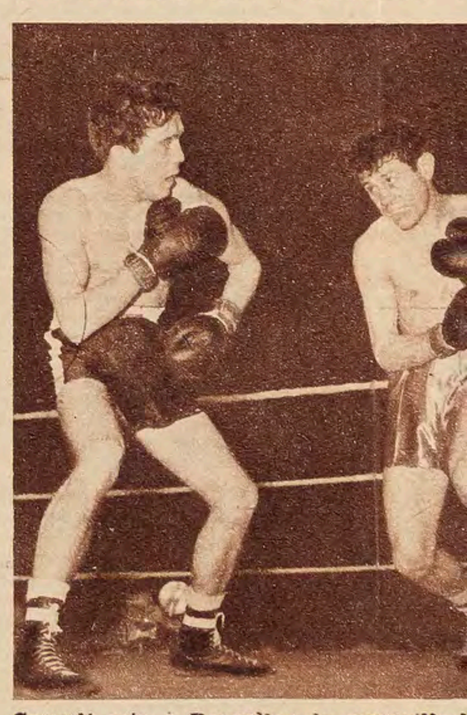
Récupérant magnifiquement, V De John, touché par une série sous les vociférations de la fou

L'athlétique poids moyen américain, puncheur redoutable, tenta d'en terminer. Il touche Villemain, qui plie, d'un gauche au foie.



Au huitième round, la bataille fut si âpre que les boxeurs n'entendirent pas le gong. L'arbitre intervint pour les séparer, mais, dans le feu de l'action qui se déroulait, fut projeté à travers les cordes du ring.

SNEYERS ET HUMEZ



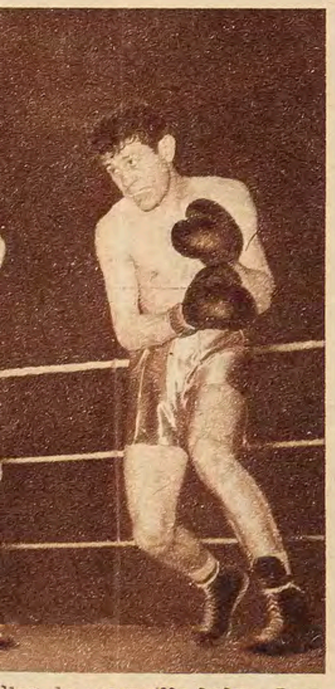
Samedi soir, à Bruxelles, la merveille Sneyers, a battu, aux points, Dante Bi

LA FANTASTIQUE BAGARRE DE SYRACUSE

r, à Syracuse, Robert Villemain frisa le K.O. au cours du quatrième round du combat qu'il livrait à Joey de John. Le terrible frappeur américain le toucha à la mâchoire et l'expédia au tapis (à g.). Relevé à huit, notre compatriote, dont le visage était profondément coupé, réussit, par un prodige d'énergie, jusqu'à la fin du round (au centre). Revenu dans son coin en piteux état, il subit les soins attentifs de ses seconds et, plein de volonté, reprit le match.

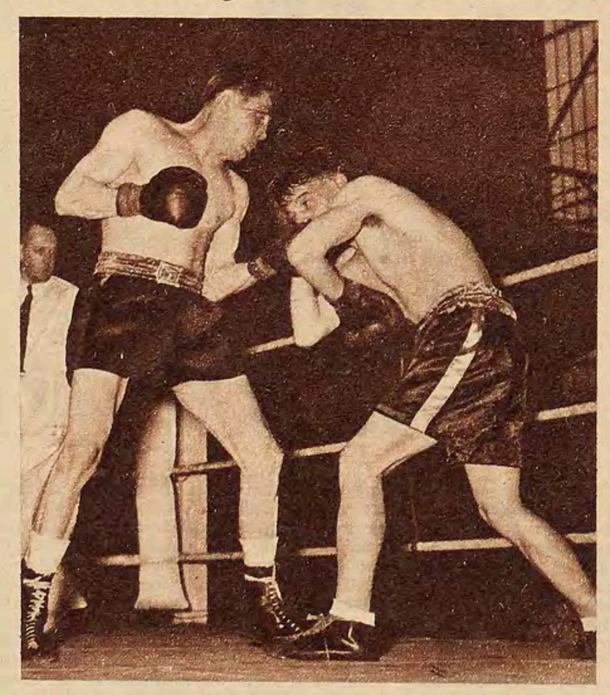
t magnifiquement, Villemain se lança avec cœur dans la bataille et, à son tour, éprouva sérieusement son adversaire. Vers la fin de la septième reprise, touché par une série de crochets, s'affala au tapis. Il y retourna deux autres fois dans le huitième round, pour huit. Le match se poursuivit, acharné, ocifératıons de la foule, lorsque, au neuvième round, l'Américain, épuisé, s'effondra et fut compté out. Ses soigneurs le ramènent dans son coin (à droite).

T HUMEZ (A BRUXELLES), RAY FAMECHON (A LILLE) VAINQUEURS ATTENDUS

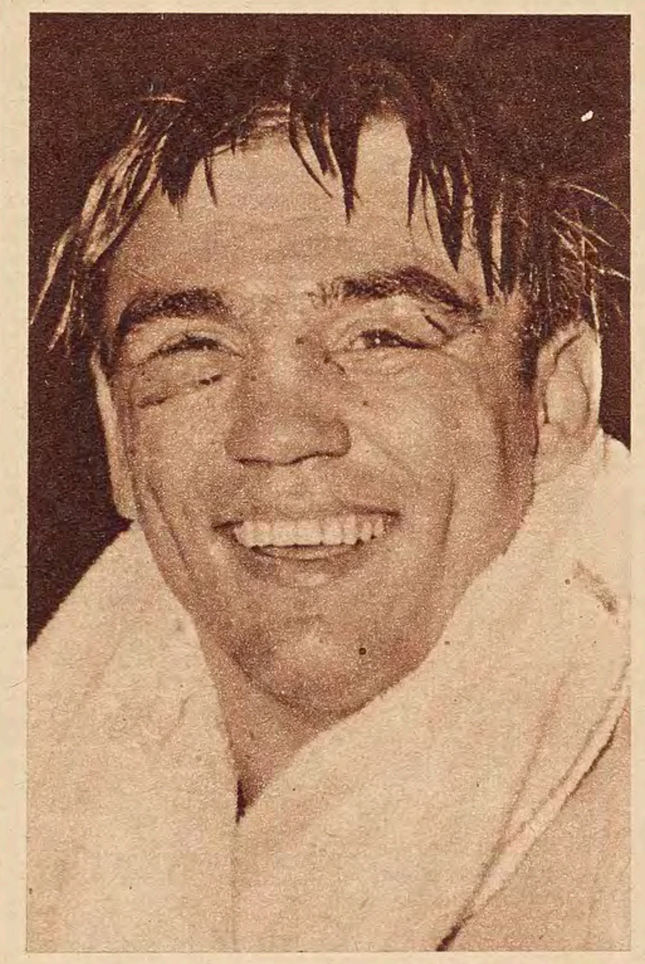


lles, la merveille belge, Jean k points, Dante Bini (à dr.).

Au cours de la même réunion, Humez (à g.) a largement dominé De Kergiester, qui se couvre.



Dimanche après-midi, à Lille, Ray Famechon a triomphé assez aisément du Belge Machterlinck.



ONZE POINTS DE SUTURE!

C'EST LE PRIX DU SUCCÈS DE ROBERT

ROBERT VILLEMAIN est solide, courageux, il possède l'expérience des rings américains, mais n'est-il pas trop téméraire? On a le droit de s'interroger, sur ce point, après la fantastique bataille qu'il vient de livrer, à Syracuse, à Joey de John, puncheur réputé qu'il ne fait pas bon rencontrer trop souvent au coin d'un tapis feutré. Certes, notre compatriote a gagné, et nous nous réjouissons qu'il ait su le faire, d'une manière indiscutable, inhabituelle pour lui, puisque par K. O., mais il s'agit d'un succès chèrement acquis dont il peut mesurer l'étendue en se regardant dans sa glace. Onze points de suture balafrent son visage de l'arcade sourcilière à la pommette! Ces brèches ouvertes par les poings du vaincu donnent un aperçu exact de la violence outrancière du combat que Villemain, grâce à son exceptionnelle résistance physique, a remporté. Il avait pourtant bien mal commencé pour lui ce match! A la fin du quatrième round, pas un spectateur n'aurait pensé à un « come back » du Français. Villemain, très éprouvé par les larges crochets de son adversaire, était à deux doigts du knock-out. Sa face ruisselait de sang et il rejoignit son coin en titubant. Un arrêt du combat était possible... pour le médecin de service, mais pas pour Robert qui repoussa cette éventualité. C'est alors que la lutte changea d'aspect. Le poulain de Jean Bretonnel, dont les facultés de récupération sont surhumaines, mit tout son cœur, toute sa science à l'ouvrage. Il se battit farouchement, désespérément, et c'est de John qui céda. Par quatre fois, l'Américain s'effondra sur le ring, plus d'épuisement que sous le choc des coups reçus en grand nombre au corps et à la face. A la neuvième reprise, « vidé » de toute sa substance, il s'écroula enfin pour le compte. Et la foule, qui avait vécu intensément l'ardente rencontre, réserva une ovation délirante au vainqueur.

Quelles sont les conséquences de cette belle victoire? Néfastes, tout d'abord, étant donné que Villemain, blessé, ne pourra boxer le 17 contre Ralph Zanelli. Ensuite? Cela ne fait pas avancer d'un pouce notre champion dans les classements officiels pour la raison que Joey de John, considéré quand même comme un homme dangereux, n'est pas situé en bonne place. Mais Villemain, devenu spectaculaire aux yeux du public et des organisateurs, y aura certainement trouvé une nouvelle plus-value de son standing.

Néanmoins, s'il nous inquiète quelque peu. Robert fait preuve, depuis le début de cette nouvelle campagne américaine, d'une forme persistante qui mérite notre admiration.

A. P.

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR?

Adressez vos questions : 124, rue Réaumur - Paris (2e)

M. Jean ANSALDI. — Nous avons transmis votre courrier.

M. V. CARPENTIER, Nivillers (Oise). — 1) Le cyclisme connaît une très grande vogue en Europe. Les champions américains, canadiens,. asiates, ne peuvent rivaliser avec les Kubler, Coppi ou Bobet. — 2) Schulte a été champion de Hollande sur route en 1944, 1948, 1950.

M. Michel CERISIER, 165, avenue Léon-Bollée, Le Mans. — Adressez-vous au siège du Racing Club de Paris, 81, rue Ampère, Paris.

M. Roger DUFOUR, Saint-Nicolas-Courbefy, par Bussière-Galant (Haute-Vienne). — 1) Merci pour vos félicitations. — 2) Les constructeurs prêtent des vélos d'entraînement et de course à leurs coureurs. — 3) A dix-huit ans, vous pouvez prendre une licence.

M. F. FLEURY, Gevrey-Chambertin (Côte-d'Or). — 1) Puig-Aubert, Jean Prat, Merquey, Crespo, Brousse, Pomathios, Contrastin, Cantoni, Basquet, Perez sont les vedettes des deux rugby. — 2) Une équipe de France à quinze formée par les meilleurs joueurs des deux rugby pourrait avoir la formation suivante : arrière, Puig-Aubert; trois-quarts : Contrastin, Merquey, Crespo, Cantoni; demis (o) : Carabignac; (m) : Dufau; avants : Jean Prat, Biénès, Perez, Brousse, Mias, Ponsinet, Pascalin, Béraud. 3) Un match à treize entre des sélections de la F.F.R. et de la Ligue serait gagné, croyons-nous, par les treizistes.

M. Paul GROSSE, Kappelkinger No 19, Moselle. — Remetter est un excellent gardien de buts très bien jugé par les sélectionneurs. Cependant, il doit améliorer son dégagement et dépouiller son jeu de certaines fantaisies. Il peut prochainement être retenu dans le onze de France B.

M. R. MAISELLE, Lorette. — Liberati n'est pas perdu pour le sport.

M. Maurice MAZZOCCO, 16, sentier des Beaudemans, Thiais (Seine). — 1) La Fédération Française de Cyclisme délivre des licences minimes aux jeunes gens âgés de 14 à 16 ans révolus. Ces licences ne sont valables que pour les épreuves exclusivement réservées aux minimes. — 2) Un coureur de 1 m. 78 utilise souvent un cadre de 58 cm. — 3) Pour la photographie en question, adressez-vous à M. Robert Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris (2e).

M. P. MERLET, Lasauve (Gironde). — Adressez-vous à la Fédération Française de Judo, 109, boulevard Auguste-Blanqui, Paris (13e).

M. Noël MONSINON, 2, rue du Renard, Gournay-sur-Marne (Seine-et-Oise). — 1) Voici la composition de l'équipe de France dans le Tour 1949 : Bobet, Chapatte, Danguillaume, Deprez, Diot, Bernard Gauthier, Geminiani, Lapébie, Apo Lasaridès, Teisseire, Vietto. — 2) Devant la France, le 11 octobre à Genève, la Suisse a présenté : Corrodi, Neury, Bocquet, Fink, Eggimann, Neukomm, Ballaman, Maillard, Bickel, Pasteur, Fatton.

M. G. R., Maurens (Dordogne). — 1) Oui, les coureurs professionnels portent le nom de leur marque sur leur cuissard. — 2) Il est difficile de désigner la meilleure marque française de cycles. — 3) Nous avons transmis votre courrier.

M. TOMAS SUAREZ DE VALINUA, c. Divino Pastor, No 27, Madrid (Espagne). — Nous transmettrons votre adresse à nos lectrices désireuses de correspondre avec un sportif espagnol.

M. Patrice VAUTIER, 7, rue Domin.-Villars, Grenoble (Isère). — 1) Marcel Cerdan a disputé son dernier combat contre Jake La Motta. Il perdit par k.o. technique sur blessure. — 2) Koblet, meilleur pistard, est plus rapide au sprint, semble-t-il, que Louison Bobet. Le champion de France sur route est plus vite que Coppi.

M. Hubert SAVOYE, Fours (Nièvre). — Inscrivez-vous dans un club où vous serez conseillé et guidé.

★

Une lectrice de Villejuif. — Nous avons transmis votre courrier.

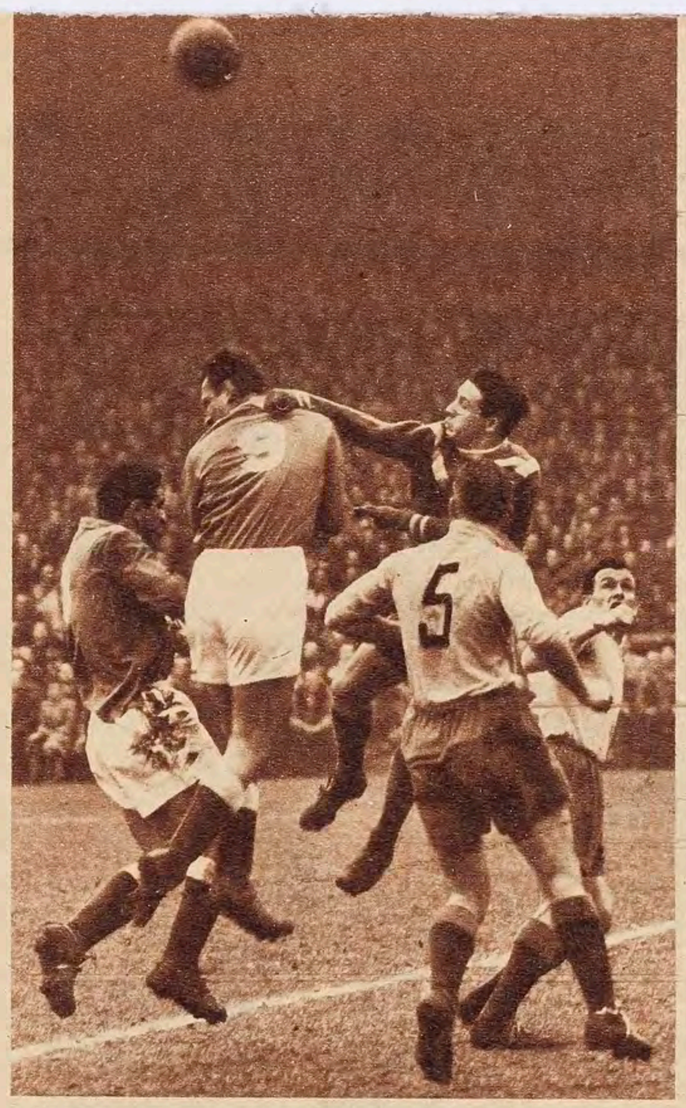
Un lecteur de « But et Club-Le Miroir des Sports ». — 1) Louison Bobet courra, cette saison encore, sur cycle Stella. — 2) Le cyclo-cross est une méthode d'entraînement pour de nombreux coureurs cyclistes.

Une lectrice phocéenne. — 1) Nous avons transmis votre courrier. — 2) A la suite du déclassement de Ferdi Kubler dans le Tour de Lombardie, Louison Bobet a enlevé le Challenge Desgrange-Colombo 1951.

Un jeune lecteur à Toulon. — Il faudrait une page entière de ce magazine pour répondre à vos questions.

Sochaux, champion 1953, Oran. — 1) En 1941, en Californie, Alfred Letourneur a roulé à la vitesse de 174 km. 270. — 2) Gaby Gaudin a été professionnel. Son premier grand succès a été Paris-Tours en 1943. — 3) Il est difficile de répondre à votre question.

Mare NOSTRUM, Bône (Algérie). — 1) Nous ne communiquons pas les adresses personnelles des champions. — 2) Nous avons transmis votre courrier.



STADE-GIRONDINS (2-3, apr. prol.), au Parc. Les Girondins s'imposèrent. Colonna dégage devant Lukac (9).

Le goal du Stade, Colonna, réussit des arrêts brillants. Il s'est élancé et cueille la balle malgré Lukac.

UN ARTICLE EXCLUSIF DE EDMOND DELFOUR ENTRAINEUR DU STADE

LES Girondins nous ont éliminé de la Coupe. Tant pis pour nous, tant mieux pour eux. Le match se jouait sur un coup de dés, Lukac a réussi le but décisif. Beaucomont ou Vandooren, peu de temps avant que l'avant centre bordelais nous mette hors de combat, auraient pu tout aussi bien en faire autant. C'est la loi de la Coupe. Une loi qui ne pardonne pas, et les joueurs du Stade sont rentrés aux vestiaires sans rancœur, un peu déçus seulement d'avoir laissé passer leur chance.

Les Girondins sont parvenus à leur fin, grâce à leur ténacité, leur courage ,le brio de De Harder et l'opportunisme de Lukac. Nous avions aussi de la volonté et le désir de gagner, mais, à défaut d'un De Harder, nous possédions également un de ces hommes qui vous gagnent un match à eux seuls : Jonsson. Il a, lui aussi, réussi à marquer deux buts, dans un style différent du Hollandais, bien sûr, mais qui auraient pu être, tout compte fait, aussi importants dans la conclusion du débat. Les exploits du Suédois n'ont pas été suffisants, il nous a manqué un peu de punch au moment voulu.

Les Girondins, que nous connaissions bien pour les avoir rencontrés une fois à Nantes, m'ont paru — je ne suis pas le seul — un peu fatigués. Cette équipe a tout ce qu'il faut pour réussir. Elle joue bien et a des footballeurs athlétiques, capables de rivaliser avec n'importe qui. Ne croyez pas surtout que je dis ça pour mettre en vedette ma propre formation puisqu'elle leur a tenu tête. Non ! Mais simplement parce que c'est la vérité. Bordeaux est très fort. Il faut l'avouer. Toutefois, je n'ai pas retrouvé dans le style de nos opposants cette aisance et cette impression de plénitude physique qu'ils m'avaient laissée lors de leur match contre le Racing.

Les Girondins, qui s'étaient pourtant inclinés 1-0, m'avaient paru vraiment très redoutables. Ils ont semblé moins dynamiques et beaucoup plus vulnérables, tant à Nantes qu'au Parc des Princes.

Si nous avions eu un peu plus de mordant et surtout une meilleure précision dans nos tirs, nos adversaires n'auraient peut-être pas eu le gain de la partie.

LES GIRONDINS

Notre ligne d'attaque, certes, a manqué d'efficacité, mais l'arbitrage ne nous a pas favorisés non plus. Je ne veux pas mettre en cause l'impartialité de M. Berthel qui dirigeait le match, mais je ne peux m'empêcher d'être troublé par cette déclaration de mon ailier gauche Beaucomont, déclaration dont la sincérité ne peut être mise en doute :

— Monsieur Delfour, c'est formidable. J'ai vu M. Berthel embrasser Swiatek au moment où nous rentrions aux vestiaires. Vraiment, il y va un peu fort...

Ce témoignage de Beaucomont, pour surprenant qu'il soit, est significatif. Il explique peut-être pourquoi M. Berthel n'a pas sifflé un penalty à Nantes, et a permis certaines irrégularités de nos rivaux sur le terrain du Parc.

Je n'ai pas l'intention d'incriminer les Girondins. Loin de là. Ils pratiquent un football athlétique qui correspond à leurs qualités physiques très grandes. Ils jouent rudement, mais correctement. Et quel joueur pourra prétendre ne s'être jamais laissé emporter par son tempérament pendant le déroulement d'un match de Coupe ?

Les Bordelais n'ont pas été brutaux. Je regrette simplement que M. Bethel n'ait pas sifflé certaines actions tout simplement trop impulsives.

Le terrain était gras et la balle ne rebondissait pas, alourdie qu'elle était par la pluie. Mes hommes, petits dans l'ensemble et de peu de poids, ont éprouvé plus de difficultés que leurs adversaires à la contrôler. Les Girondins, au contraire, ont pu la maîtriser et la diriger avec autorité. Ce sont de vrais « frappeurs » de balle. Nous tentons de nous infiltrer. Eux, ils passent en force. Quoi d'étonnant alors que leurs qualités athlétiques supérieures leur aient laissé le dernier mot dans un combat « au finish » ?

J'ai la satisfaction, toutefois, de constater que mon équipe n'a pas été balayée. Au contraire. Elle a joué « un match », ayant l'avantage sur sa rivale d'abord, lui tenant tête ensuite quand elle déroula ses mouvements offensifs, la mettant très près de la défaite en seconde mi-temps, et ne s'inclinant, enfin, que sur un but de Lukac réussi pendant la prolongation.

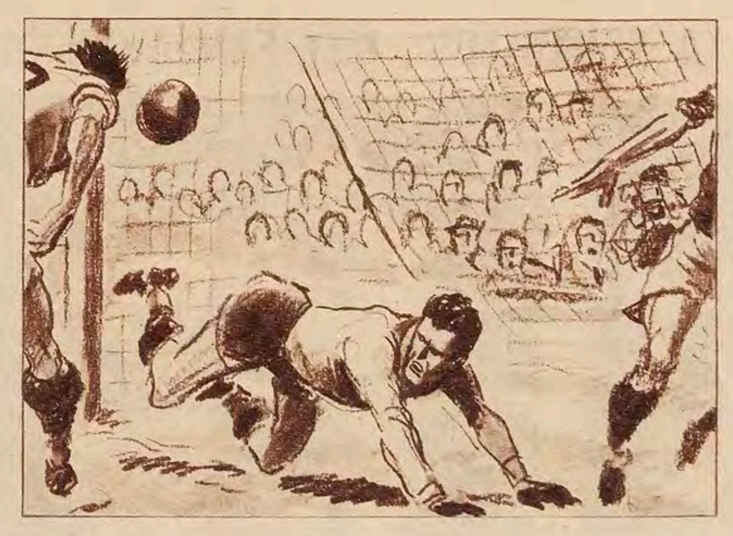
Les Girondins ne ressemblent pas à Reims. Ces équipes ont un caractère différent, mais toutes deux sont de réelle valeur. Les Girondins, toutefois, m'ont plus impressionné par leur puissance. Ils sont de taille, quand leurs forces sont intactes, de tout briser sur leur chemin. Ils ne connaissent qu'une seule façon de jouer : directement; et qu'un seul moyen : l'efficacité.

(Recueilli par F. Héric.)

Une carrière parmi tant d'autres : MARCEL DOMINGO CANDIDAT AU POSTE DE PORTIER NATIONAL

1 Marcel Domingo est né le 15 janvier 1924, à Arles. Dès son plus jeune âge, avant même de songer au football, il connut deux passions : les chevaux et les courses de taureaux. S'il apprit à monter à cheval à 14 ans, il fut « razzeteur » beaucoup plus tôt. Il comptait tout juste une dizaine de printemps lorsqu'il descendit pour la première fois dans l'arène. Lui et ses jeunes camarades exerçaient leur adresse en essayant d'enlever des rubans attachés aux cornes des taureaux qu'ils affrontaient. En pratiquant ce jeu, il acquit les réflexes qui en font aujourd'hui l'un de nos meilleurs gardiens de but. Les courses de taureaux, dont il est toujours très friand, lui donnèrent le goût du sport. Il choisit le football et, à partir de douze ans, le pratiqua d'une façon régulière en compétition. Participant au championnat scolaire de son Académie, il ne limitait pas là son activité et, le dimanche, il jouait au S.C.P.L.M. d'Arles.

2 Domingo désirait opérer comme avant centre. Mais ses camarades, trouvant qu'il était le plus adroit d'entre eux dans les buts, l'obligèrent à garder leurs filets. Ce poste devait demeurer le sien. Vivant à Arles, il effectuait à l'école des Arts et Métiers de sa ville natale ses études de dessinateur industriel. Minime, il avait toujours joué en équipe junior. En 1938, étant junior, il changea de club et signa à l'Athletic Club Arlésien. Il fut titularisé dans le onze qui participait au championnat d'honneur de la ligue du Sud-Est. Il resta fidèle à ses couleurs jusqu'en 1943 et fut alors affecté à la réserve de l'équipe fédérale Grenoble-Dauphiné. Un jour, le gardien titulaire, Langrand, se blessa à l'entraînement. Domingo le remplaça et débuta à Nice contre l'équipe fédérale Nice-Côte d'Azur. Il se distingua si bien que Nice sollicita et obtint son affectation un peu plus tard lorsque son portier Piotte fut disqualifié.



3 Domingo, les équipes fédérales étant dissoutes, demeura à Nice pendant un an. En 1945, il fut transféré au Stade Français. Rapidement son étoile grandit. Il fut une seule fois international B mais, à une dizaine de reprises, fut le remplaçant de Da Rui pour l'équipe A. En 1948, Da Rui étant blessé au genou déclara forfait à la veille de France-Italie. Domingo, prévu comme réserviste, devint titulaire. Herrera, son entraîneur, voulait qu'il refuse la sélection, car il avait le poignet fracturé. Pourtant, pressé de tenter sa chance pour une fois qu'il en avait l'occasion, Domingo joua. L'Italie gagna (3-1) et c'est seulement sur un penalty de Baratte que la France marqua. Alors que les Italiens menaient par 2 à 0 un shot puissant de Gabetto fut renvoyé par la transversale. Tandis que Domingo, qui avait sauté en vain, était à terre, impuissant, Carapelleso reprit de la tête et marqua. Cette action l'a fort impressionné.

L'ailier gauche des Girondins, l'insaisissable De Harder, réussit deux exploits. Il égalise pour son équipe, grâce à un shot d'une rare précision qui bat Colonna. Au fond : l'arrière Martin.

STADE FRANÇAIS-BEZIERS (2-1), au Parc. Longtemps mené 1-0, le Stade égalise. Malgré un plongeon d'Abbès, Gallard, qui tombe, marque. Au centre : Minassian.

C.A.P.-TOULOUSE (0-3). Le Capiste, Halotel, protégé par Hamida, va s'emparer du ballon que Lanfranchi, fauché par Grizetti, n'a pu contrôler. L'arbitre sifflera penalty.

ONT MARQUÉ AU BON MOMENT

Après avoir remis les deux équipes à égalité, De Harder donna l'avantage à son camp. Il a repris un centre de Doye et, plongeant à ras de terre, expédie la balle de la tête dans les filets stadistes.

NICE ET LILLE ONT LACHÉ LES GIRONDINS

APRES avoir mené 1-0, à la mi-temps de leur match contre Roubaix, les Girondins furent rejoints, mais tinrent longtemps leurs adversaires en respect. Pourtant, à trente secondes du coup de sifflet final, Sésia, trouvant l'ouverture, réussit un but décisif qui contraignit les Bordelais à laisser seuls au commandement leurs rivaux niçois et lillois.

Nice a été souvent inquiété sur son terrain par les actions de Kopa, d'Appel et de Meano, mais les avants champenois furent imprécis dans leurs shots et seul Jonquet, à la suite d'un corner, marqua de la tête un but pour les Champenois.

Nice a donc remporté sa douzième victoire « at home » et assuré sa première place.

Lille, malgré l'absence de Van der Hart, suspendu, s'est imposé à Marseille. Performance remarquable, qui confirme les prétentions justifiées de Baratte et de ses coéquipiers.

Pendant 45 minutes, Le Havre tint en respect l'attaque nîmoise, puis dut subir sa loi. Battu, il perd en principe toute chance d'être champion de France.

Dans le bas du tableau, la lutte continue, sévère et indécise. Lens s'est repris devant Rennes et, en compagnie de Sochaux (nul à Lyon), a rejoint Marseille.

Saint-Etienne a gagné nettement à Strasbourg. Le Racing, par contre, a trébuché à Sète, ce qui n'améliore pas sa situation toujours délicate. Metz, enfin, a obtenu un match nul très honorable.

Valenciennes, surpris par le départ rapide de Montpellier, s'est incliné. Ses chances de jouer l'an prochain en première division se sont terriblement amenuisées, tandis que celles des Montpelliérains, au contraire, prennent corps.

Le Stade, longtemps en difficulté, a tout de même gagné in-extremis devant Béziers et Nantes, vainqueur de Grenoble, a maintenant Toulouse comme rival direct.

Pierre LAGOUTTE.

(Texte de Pierre LAGOUTTE, dessins de Paul ORDNER)

4 Domingo fut vivement critiqué après ce match. Déçu et sentant qu'on n'était pas disposé à lui accorder de nouveau sa chance dans le onze tricolore, il accepta avec joie de partir pour l'Espagne et signa un contrat de trois ans avec l'Atletico de Madrid. Ce changement d'horizon lui fut profitable. Il retrouva la confiance en lui et s'imposa. Bien plus, il conquit le difficile public espagnol et devint rapidement l'une de ses idoles. Parlant couramment la langue, il était considéré comme un enfant du pays. A la veille de la Coupe du Monde, le Senor Munoz Calero, de la Fédération espagnole, lui proposa de lui obtenir une naturalisation très rapide pour qu'il puisse garder les buts de l'Espagne au Brésil. Domingo refusa comme il refusa en juin dernier 15 millions pour abandonner sa qualité de Français. Il préféra revenir dans son pays et opta pour Nice, son premier « vrai » club de footballeur professionnel...

5 Parti célibataire pour l'Espagne, Domingo en est revenu marié et père de famille. De nombreux soucis (difficultés de logement, inondations des rizières dont il est propriétaire en Camargue...) l'ont durant un certain temps empêché de donner le meilleur de lui-même. Ayant retrouvé sa sérénité morale et sa forme espagnole, il est redevenu très brillant. Depuis un mois, son nom revient souvent dans les comptes rendus des matches disputés par Nice. Tout récemment, contre Nîmes, en Coupe de France, il a découragé ses adversaires en s'opposant victorieusement à tous leurs tirs et fut le principal artisan du succès de son équipe. Il est actuellement un rival direct de René Vignal pour le « onze tricolore ». Domingo ne cache du reste pas qu'il est rentré en France pour jouer un rôle de premier plan. Il vise le poste de titulaire de notre formation nationale et travaille pour atteindre le but qu'il s'est fixé.

1re DIVISION

Les résultats

Lille b. Marseille, 2-0; Nîmes b. Le Havre, 2-0; Nice b. Reims, 2-1; Roubaix b. Bordeaux, 2-1; Saint-Etienne b. Strasbourg, 3-1; Lyon et Sochaux, 0-0; Sète b. Racing, 2-0; Lens b. Rennes, 3-0; Nancy et Metz, 2-2.

Le classement

1. Nice et Lille, 37 pts; 3. Girondins, 35 pts; 4. Le Havre et Metz, 33 pts; 6. Reims, 31 pts; 7. Roubaix et Nîmes, 29 pts; 9. Nancy et Sète, 26 pts; 11. Racing et Saint-Etienne, 25 pts; 13. Rennes, 23 pts; 14. Marseille, Sochaux et Lens, 22 pts; 17. Lyon, 20 pts; 18. Strasbourg, 11 pts.

2e DIVISION

Les résultats

Besançon et Monaco, 3-3; Troyes et Amiens, 1-1; Montpellier b. Valenciennes, 3-1; Rouen b. Alès, 3-0; Cannes b. Le Mans, 3-2; Angers b. Toulon, 3-0; Nantes b. Grenoble, 3-1; Toulouse b. C. A. Paris, 3-0; Stade Français b. Béziers, 2-1.

Le classement

1. Stade Français, 43 pts; 2. Montpellier, 38 pts; 3. Nantes, 34 pts; 4. Toulouse, 32 pts; 5. Angers, 31 pts; 6. Valenciennes et Rouen, 30 pts; 8. Monaco, 29 pts; 9. Grenoble, 28 pts; 10. Toulon, 26 pts; 11. Besançon, Troyes, Cannes, 23 pts; 14. C. A. Paris, 19 pts; 15. Béziers, 16 pts; 16. Amiens, 15 pts; 17. Alès, 14 pts; 18. Le Mans, 10 pts.

LYON-SOCHAUX (0-0). Pragassi, de Sochaux, bloque le ballon devant Bernardet et Rolland.

LENS-RENNES (3-0). Malgré l'intervention désespérée de Besse, le Lensois Hancke a tiré au but. A gauche : l'arrière rennais Sandroni.

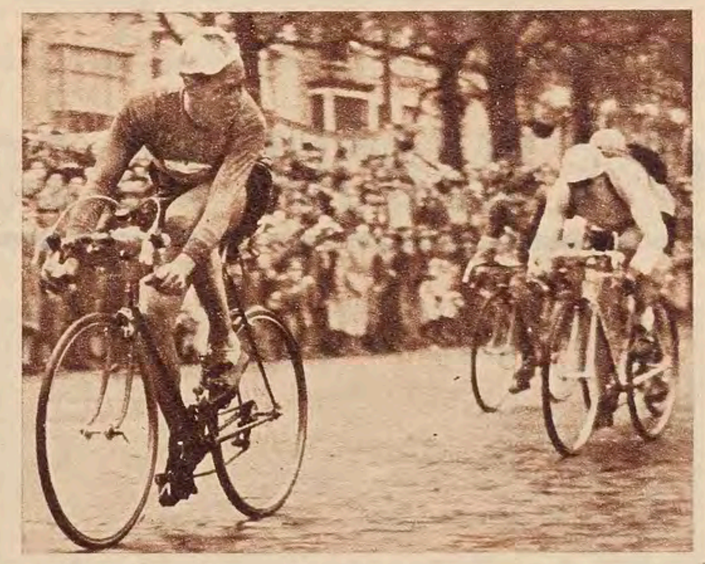
Le Hollandais Wagtmans s'est enfui dans le mur de Gramont au Het Volk.

Wagtmans a empoché une prime. Derrière lui, E. Sterckx et Cerami se sont élancés.

NICE-REIMS (2-1). Le Rémois Abenoza cueille une balle haute. Au c. : Jacowski. A g.: Césari.

VALENCIENNES-MONTPELLIER (1-3). Witowski intervient sur une balle reprise par Hediart. Au centre : Blazyk. A dr. : l'arrière Pazur.

STERCKX, LE PLUS RAPIDE A GAND



A l'arrivée du Grand Prix du Het Volk, dans lequel les Français n'ont pas figuré (Diot a crevé), Sterckx, toujours aussi rapide, a triomphé aisément de R. Impanis.

ANGERS-TOULON (3-0). Michlowski contrôle le ballon de la tête. De dos : Delepine (2).

NIMES-LE HAVRE (2-0). Le Nimois Campo s'oppose à l'action de Hassouna. A g.: Gondouin. A dr.: Barthes. Le Havre céda en 2e mi-temps.

ABDALLAH IRA A GLASGOW

ORLEANS. — La joie du jeune Ali faisait plaisir à voir. Deuxième du National, le crossman de Taza confirmait sa place à Orléans, aux championnats de France militaires de cross.

Ce n'est plus Mimoun qui a été son maître, mais le jeune Abdallah, qui le battit dans un sprint irrésistible.

« J'ai eu des malheurs à Vincennes; aujourd'hui, je me sentais très bien et, sur 14 km., je serai encore plus à l'aise », avouait le vainqueur.

Taza avait la première place individuelle, mais perdait son titre par équipes, au profit de son rival Meknès.

Moralité : le 4e R.T.M. est plus résistant que le 1er Tirailleur, et Abdallah viendra grossir la sélection française pour le cross international.

« C'est bien le plus fort », précisaient les dirigeants de la Ligue du Maroc.

G. de F.

Allô ! Allô !

GONDOLO

le biscuit qu'il vous faut !

GONDOLO, le biscuit du sportif !

LES LILLOIS ONT MIEUX TERMINÉ LEURS OFFENSIVES

MARSEILLE-LILLE (0-2). Protégé par Johansson, le gardien marseillais Ibrir se couche sur le ballon que l'avant centre lillois Strappe (à dr.) convoitait (Tél. trans. de Marseille).

MARSEILLE. — Si la victoire, par 2 buts à 0, de Lille sur Marseille paraît devoir être nette du fait de la marque, il en fut tout autrement sur le terrain du stade-vélodrome phocéen. En effet, l'équipe nordiste fut souvent en péril au cours de la partie et, en particulier, pendant un bon tiers de la seconde mi-temps. Au cours de cette période, les joueurs nordistes succombèrent sous le jeu en rafales de leurs adversaires et semblèrent avoir perdu toute notion du marquage.

A ce moment, la marque n'était que de un but à zéro (Janssen, 6e minute) et ce ne fut que deux minutes avant

(De notre envoyé spécial **Lucien GAMBLIN**)

le coup de sifflet final que l'astucieux petit ailier gauche lillois Lefèvre réussit à placer le ballon dans le coin droit des poteaux d'Ibrir.

La qualité du jeu de ce match, disputé âprement pendant toute sa durée, fut assez pauvre. Le vent qui soufflait fortement dans le sens longitudinal du terrain gêna beaucoup les joueurs; c'est certain, cependant peu d'entre eux essayèrent de combattre ses effets en s'appliquant à combiner par passes courtes au ras du sol.

Il faut dire aussi que les Lillois furent, à ce sujet, moins fautifs que leurs adversaires. Ils n'attaquèrent pas plus souvent qu'eux, mais leurs actions offensives étaient mieux amorcées et mieux réalisées que celles des Phocéens, vives, soudaines et parfois brillantes, mais toujours mal terminées.

On pouvait penser qu'un finisseur réputé comme Andersson réussirait, d'un moment à l'autre, à battre Val, qui, dimanche, ne paraissait pas très à son aise. Or, malgré de nombreux essais de percée, Andersson fut inefficace.

Par contre, le jeune Mercurio a beaucoup plu.

Avec Mercurio, il faut citer dans le onze marseillais : Scotti, Lanfranchi et Johansson, tandis que, chez les vainqueurs, les joueurs les plus remarqués furent : Prévost, Baratte (comme demi gauche), Vincent et Lefèvre.

LE MAILLOT TRICOLORE DE LOUISON BOBET A FLOTTÉ VICTORIEUSEMENT DANS LE G. P. DE CANNES

par André COSTES

CANNES. — Toute la montagne, jusqu'aux limites où s'est retirée la neige, en ce printemps, a résonné du nom de Louison. Son maillot tricolore a allumé de fulgurantes traînées d'enthousiasme tout au long des rampes de l'Esterel. Sur les hauteurs de Vence et jusqu'au nid d'aigle de Gourdon, en équilibre au sommet d'une paroi abrupte de 700 mètres, et au col du Pilon.

Car les 200 km. de ce Grand Prix de Cannes — organisé par l'Etoile Sportive de Cannes — était d'un profil acéré. Il ne s'agissait pas de faire la course dans les roues : il fallait attaquer, démarrer, payer cher chaque mètre conquis. Mais la condition de Bobet lui permettait ce luxe.

LE STYLE DU CHAMPION

Il dirigea la course selon la méthode des campionissimi italiens, avec cette différence toutefois qu'il ne comptait sur personne pour alléger sa tâche. Constamment, il fut aux aguets, au poste d'avant-garde, réservant son grand effort pour l'ultime obstacle : le col du Pilon, précisément.

Robic, qui se mêla de donner le ton à la sortie de Grasse, provoqua la cassure. Le beau coup de pédale de Jacques Dupont, en vedette à cet instant, s'amollit brusquement. Bobet eut le réflexe de répondre aussitôt.

« Ne pars pas maintenant ! lui cria Raoul Rémy; personne n'a jamais gagné le Grand Prix de Cannes en démarrant d'aussi loin... »

LA REPLIQUE DE LOUISON

Mais Bobet persista et Molineris le suivit. Un peu plus haut, Robic capitulait, lui-même étonné par la réplique foudroyante du champion de France. Seul Molineris s'accrocha jusqu'au bout, sans d'ailleurs chercher à ravir jamais le commandement à Bobet qui continuait avec une aisance surprenante.

Tout le mérite de cette longue échappée de 45 kilomètres revient donc à Bobet, et sa victoire au sprint, acquise largement devant Molineris, sur le port de Cannes, l'installe, d'ores et déjà, comme l'un des favoris du prochain Milan-San Remo, où il brûle de rééditer son exploit de l'an dernier.

VIETTO TOUJOURS LA

Avec Molineris, Rémy, Rotta, Pezzuli, Bisetti, Gregorini et l'Italien Gaggero, nouvel équipier de Fausto Coppi, René Vietto a été très remarqué dans ce Grand Prix de Cannes, qu'il gagna pour la première fois il y a exactement vingt ans et où il réalisa, hier, l'une de ses meilleures courses de ces trois dernières années. Il fut l'animateur numéro 1 de la chasse en fin de parcours.

De nombreux champions renommés avaient tenu à participer au Grand Prix de la Ville de Cannes, disputé sur 200 km. Dans l'ascension du col du Pilon, Robic a tenté de démarrer. Bobet, dans sa roue, allait répliquer.

Le champion de France domina ses rivaux en fin de parcours, et seul Molineris (dans le fond) disputa le sprint que Bobet remporta aisément.

ALAIN MOINEAU SEMBLAIT UN LEADER SOLIDE DU TOUR D'ALGÉRIE...

De notre correspondant particulier **ÉMILE CAMBRON**

LE Tour d'Algérie cycliste, qui a pris son départ mardi dernier, a bénéficié, cette année, d'un printemps précoce, voire même d'une chaleur accablante, surtout dans l'étape algéro-marocaine qui a conduit les coureurs d'Oran à Oudjda. Cela n'a guère empêché les coureurs de batailler avec générosité, au point qu'on envisage avec assez d'inquiétude les prochaines étapes, les plus dures du Tour, qui ramèneront les coureurs à Alger, par le littoral oranais, puis les conduiront en Kabylie, pour revenir à Alger, par Bougie, la seule ville du Constantinois qui sera visitée.

Les étapes courues jusqu'à ce jour et qui ont été marquées par les victoires d'étapes de Zelasco, Baffert, Creton, De Ryck et, hier, à Bel-Abbès, Gueguen, n'ont pas entraîné d'abandons nombreux, puisque, à Oudjda, on comptait seulement celui de Barbotin, malade et peu enthousiaste, puis celui de Dominique Forlini, qui préféra s'abstenir après des efforts qu'il jugea trop déprimants pour le début de saison, enfin, celui d'un jeune cadet algérois, Alcaraz, qui en était à sa première course par étapes.

Il est à craindre, cependant, que les défaillances accusées jusqu'ici par quelques coureurs ne s'affirment davantage, et nous faisons allusion surtout à Darrigade, qui doit payer ses efforts des 3e et 4e étapes, à Redolfi, Berton, Creton et d'autres jeunes, qui se sont beaucoup dépensés.

Alain Moineau, qui prit le maillot blanc de leader au cours de la troisième étape et fut assez heureux pour le conserver à Oudjda, a dû le céder, dimanche, à Vitetta, qui le précède maintenant de quelques minutes. Mais Moineau fait preuve de beaucoup d'énergie et sa forme physique lui permet d'envisager l'avenir avec confiance, d'autant plus qu'il pourra bénéficier des sages conseils d'Antonin Magne et de l'appui de ses camarades assez éloignés au classement.

Nous pensons que la décision ne pourra venir que des prochaines étapes, et particulièrement de celle qui, d'Alger, amènera les coureurs à Tizi-Ouzou par les cols du Bou-Zegza et le col de Bégaz, tous deux très pénibles, puis de Tizi-Ouzou à Bougie, par Yakouren, le col de Tagma et le col de Takempt.

Nous pouvons donc très bien revoir dans ces étapes les grimpeurs qui se sont nettement imposés dans la première étape algéroise : Zelasco, effacé hier, à Bel-Abbès, et le récent vainqueur du Mont-Agel, Dotto, qui a sagement conduit sa course jusqu'ici et paraît avoir conservé ses forces intactes. Le danger pour lui viendra de Meunier, qui s'améliore et dont le comportement à l'égard de ses camarades d'équipe, Zelasco et Darrigade, fait bien supposer qu'il entend jouer, lui aussi, sa chance.

Kébaili et le jeune Vitetta, qui a montré de belles dispositions pour les courses à étapes, auront, eux aussi, leur mot à dire très bientôt.

Signalons, enfin, le succès de l'épreuve auprès des populations qui ont accueilli les coureurs avec enthousiasme.

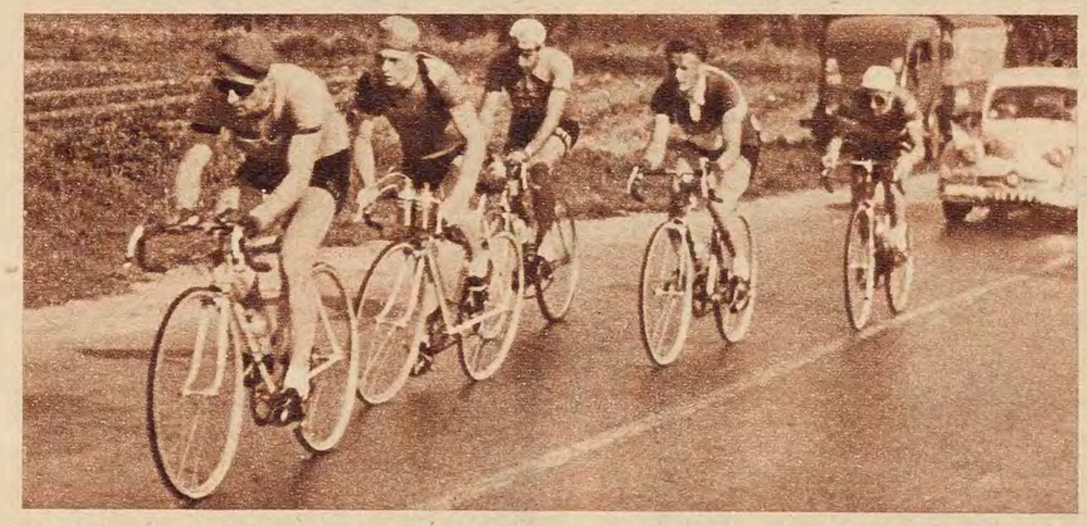
Mardi dernier, le Tour de l'Afrique Continentale, première grande épreuve à étapes de la saison, a pris un bon départ à Alger. Voici les concurrents s'élançant vers Médéa, dans un décor ensoleillé.

Zelasco et l'Azuréen Dotto lâchèrent leurs camarades dans l'ascension du Djebel Mouzaïa et disputèrent la première place. Zelasco l'emporta très nettement.

Au cours de la 2e étape, Moineau, qui mène, et Gueguen ont lâché le peloton. Darrigade (au fond) sera leader à Orléansville.

A l'arrivée de la seconde étape, à Orléansville, le rapide Grenoblois Baffert bat facilement le Belge G. De Ryck.

Creton, vainqueur de la troisième étape, à Oran.



Après Oran, cinq coureurs se sont échappés et roulent à fond. D. Forlini mène devant De Ryck, Costes (à g.), Vasquez et Bissetto. Ils seront rejoints à la frontière marocaine.

... MAIS VITETTA A SURGI ENTRE OUDJDA ET BEL-ABBÈS

Au sprint, à Oudjda, De Ryck l'emporta sur le Bordelais Desbats.

A Bel-Abbès, Vitetta s'est emparé du maillot blanc de leader que détenait Alain Moineau.

TOUR D'ALGÉRIE

Classement des Nord-Africains

2e et 3e et 4e et **1er** KEBAILI LAKDAR CHARROIN

tous sur bicyclettes

TERROT

Agents partout et exposition :
72, av. de la Gde-Armée, Paris
TERROT - DIJON

BRASSARD-POURSUITE

rente LA SUZE finale **1er MATTEOLI** sur cycle

LA PERLE

HUTCHINSON

...une PERLE

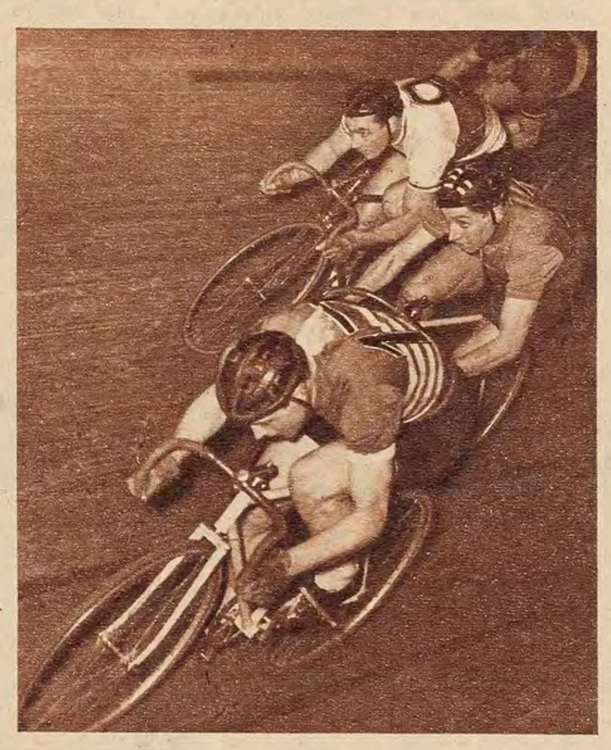
Dir. sportif : Francis PELISSIER

Ttes nos bicyclettes peuvent être vendues

A CRÉDIT - 100 fr. PAR JOUR

S'adresser chez l'agent : LA PERLE
Exposition : 48, r. St-Ferdinand, Paris

Rik Van Steenbergen a été victime d'une chute une demi-heure après le départ des Six-Jours (à g.), mais le lendemain vendredi il était rétabli pour enlever la grosse prime de 300.000 francs.

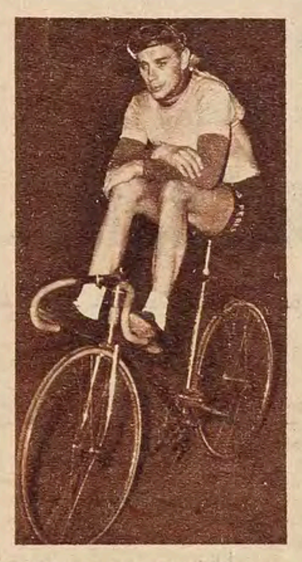


Carrara met toujours en valeur ses dons de sprinter. Ici, il remonte Queugnet et Logerot.

Exclusif

- CETTE FOIS, ÇA Y EST : JE SUIS SIX DAYMAN. Ce nouveau métier m'amuse et, je vous l'avoue franchement, je pensais qu'il réclamait beaucoup plus d'efforts. La dureté de ce genre d'épreuve vient du manque de sommeil. Pédaler lorsque les yeux, aux paupières lourdes, se ferment, lutter contre l'envahissement du sommeil est un état particulièrement difficile à surmonter. J'éprouve beaucoup de peine à m'y habituer.
- TOUT LE RESTE À MOINS D'IMPORTANCE. Etre dans les roues est plus facile que de rouler en peloton sur la route. Certes, il faut être adroit, savoir passer dans le « trou » et éviter la chute, mais, sur la route, on doit également posséder ces qualités.
- LE PREMIER SOIR, EN VOYANT TOMBER VAN STEENBERGEN, J'AI EU PEUR. La crainte de choir s'est emparé de moi pendant une bonne heure. Puis elle s'est dissipée et, maintenant, je n'y pense plus.

« Je m'entends bien avec Terruzi. Il me conseille et sait me placer. »



Dans la nuit de samedi à dimanche, Bevilacqua abandonnait, laissant Hugo Koblet seul en piste.

Le transfuge de la vitesse, Georges Senfftleben est tombé. On le relève.

SI LES ITALIENS COPPI-TERRUZZI NE TRIOMPHENT PAS, LES

Schulte-Peters demeurent les grands favoris des Six-Jours. Ils sont très à l'aise dans les chasses.

Les Belges Van Steenbergen et Bruneel forment l'équipe la plus rapide.

Lapébie-Carrara se sont préparés pour vaincre. Ils ont déjà retrouvé leur popularité à Paris.

sif

: JE SUIS
au métier
voue fran-
réclamait
La dureté
t du man-
lorsque les
ourdes, se
envahisse-
état par-
surmonter.
eine à m'y

NS D'IM-
les roues
rouler en
es, il faut
r dans le
ute, mais,
ment pos-

VOYANT
GEN, J'AI
choir s'est
une bonne
ssipée et,
plus.

Terruzi.
placer. »

Georges
relève.

LES

vaincre.
Paris.

JE VEUX TERMINER LES SIX-JOURS DE PARIS

par F. Coppi

- EN DEHORS DE LA POSITION ALLONGEE, JE SUIS HANDICAPE PAR DES YEUX FRAGILES. Ils supportent mal la fumée comme la poussière de la route. Cela peut paraître paradoxal, mais j'ai plus mal aux yeux qu'aux jambes.
- MON ESTOMAC FONCTIONNE NORMALEMENT. J'espère qu'il ne défaillira pas. Car, avoir bon estomac, c'est un gros atout dans les Six-Jours.
- JE ME SOIGNE ENERGIQUEMENT : gouttes et bains d'yeux, pommade dans le nez, alimentation légère et variée, dont une grosse quantité de fruits cuits. Conserver une bonne santé jusqu'à la fin, tel est mon vœu le plus cher.
- J'ADMIRE BEAUCOUP GERRIT SCHULTE. Il fait preuve d'une facilité étonnante. Il blague, il rit, ne s'ennuie pas, et il abat un travail considérable avec bonne humeur. Gerrit, il est vrai, en est à son 45e Six-Jours, alors que je suis un débutant. Malgré tout, je ne tiens pas à battre son record. Il me faudrait plus de dix ans pour y parvenir. Ce serait trop long.
- JE SUIS PARFAITEMENT SOIGNE par Driessens, Cola et Reniers. Ils ne savent que faire pour moi et ils sont toujours prêts à satisfaire mon moindre désir. En somme, je vis comme un coq en pâte. Ah! si je n'avais pas envie de dormir...
- TERRUZZI EST PARFAIT. Je m'entends très bien avec lui. Il me conseille, sait me placer dans les bonnes roues. Grâce à lui, mes relais, hésitants au début, sont devenus meilleurs, plus efficaces. J'apprends un tas de choses nécessaires pour être un bon six dayman. Mais je ne me fais pas d'illusions : j'ai encore beaucoup à étudier pour former avec Terruzzi une équipe vraiment complète. L'an prochain, ce sera mieux, j'en suis persuadé.
- LES CHOSES, JUSQU'A PRESENT, NE M'ONT PAS PARU D'UNE EXTREME SEVERITE. Rouler vite ne m'ennuie pas, au contraire. C'est de me traîner à dix à l'heure, le matin, qui est le plus fatigant.
- LE PUBLIC, COMME A CHACUNE DE MES SORTIES A GRENELLE, EST TRES GENTIL ENVERS MOI. Ses encouragements renforcent mon moral. Je lui suis particulièrement reconnaissant de son accueil.
- LES FACETIES DE CERTAINS DE MES CAMARADES M'AMUSENT. Schulte, Van Steenbergen, sont de gais lurons, ils n'engendrent pas la mélancolie.
- CERTAINS ONT ESTIME QUE JE NE DEPASSERAI PAS LE TROISIEME JOUR. Qu'ils se détrompent. Je ne suis pas venu avec l'intention de courir un demi-Six-Jours, mais bien un entier. Je n'ai pas la prétention de gagner. Ce serait trop beau pour un débutant. Mais j'ai la ferme conviction de pouvoir terminer en bon rang. Confandre ceux qui doutaient de moi est mon souci majeur.

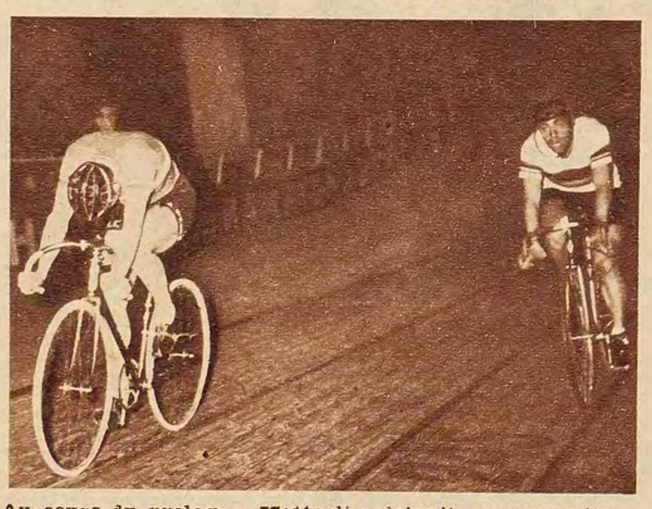
(Recueilli par René MELLIX.)

« La dureté d'une course de Six-Jours est le manque de sommeil.»

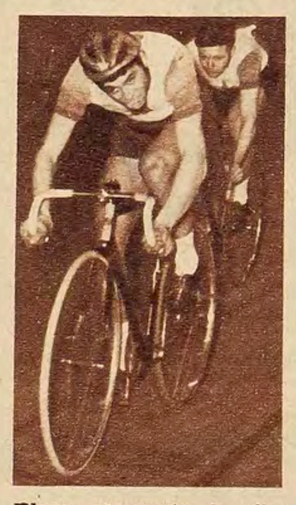
« L'alimentation ne me gêne pas. Manger très souvent me plaît. »

« Rouler vite, ça va. C'est me traîner le matin qui me fatigue.»

AVANT LE DÉPART DES 6 JOURS, MATTÉOLI S'ÉTAIT RÉHABILITÉ AUX DÉPENS DE BEVILACQUA



Au cours du prologue, Matteoli rejoignit, en poursuite, Bevilacqua, qui devait remplacer Kubler dans la ronde.



Plaza remporta la finale de la Médaille.

Michel et Bidgrain, 1ers du Gontaut-Biron.

VAINQUEURS SERONT CERTAINEMENT PARMI EUX

Obscurs, mais appliqués, les Australiens Strom-Arnold, 1ers à Anvers, ne se laissent pas distancer par les grands.

Meilleure équipe française d'américaine, Godeau et Goussot se mettent en vedette.

Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

Le ménage Lusien paraissait très optimiste avant la double tentative qu'il devait effectuer dans le bassin de la piscine Hébert.

Le ménage "papillon" Lusien n'a pas fini de faire parler de lui

LUSIEN, une fois de plus, a soulevé l'admiration en s'adjugeant le dernier record de Nakache, le 100 m. brasse, en 1' 7" 8/10 (anc. record : 1' 8" 6/10).

Lusien, pourtant, ne s'était pas spécialement préparé, son seul objectif étant le 200 m. des Jeux Olympiques.

Il n'a pas non plus cherché un bassin particulièrement rapide. Il s'est contenté de celui de 25 m. de la piscine Hébert, que les nageurs parisiens ont tort de dédaigner pour leurs tentatives.

Un Lusien revenu à 75 kg., en pleine condition physique et qui peut se permettre encore de perdre un ou deux kilos d'ici les Jeux, ce qui lui donne des ressources pour se préparer, un athlète équilibré, un styliste remarquablement au point, souple et parfaitement allongé sur l'eau, avec cela doué d'une volonté terrible, voici le recordman de France, tel que nous l'avons vu mardi.

« Chaque fois, il m'épate moi-même, nous disait son entraîneur Chaleix, il a une façon d'aller au bout de ses forces, de se surpasser, en course ou en tentative, qui est extraordinaire. »

De fait, c'est en demandant beaucoup à sa volonté que Lusien s'est dominé lui-même au cours de dix années d'un entraînement quasi quotidien.

Se surpassant à Vienne, il fut le brillant second européen de Klein, devenu, depuis, le meilleur brasseur du monde sur 100 et 200 m.

Lusien termina très près de lui et, furieux de n'être pas complètement vidé de ses forces, décida de travailler sa vitesse. Il a gagné deux secondes sur 100 m., plus même, car, à Marseille, il pourrait nager sous 1' 7" !

Or, ce travail n'est pour lui qu'une étape d'un plan sérieusement établi, et on peut être certain qu'en finale olympique il tentera sa chance avec opiniâtreté.

« Aux Jeux, ma plus grande joie sera de voir nager Odette en finale du 200 m. brasse », nous confia-t-il après sa tentative.

Maurice Lusien n'a pas, en effet, que des ambitions personnelles; il en a pour sa femme Odette, qui vient de nous surprendre agréablement elle aussi en améliorant, en 3' 1" 4/10, son propre record de l'Ile-de-France.

Et, quand il affirme qu'elle nagera 2' 57" en grand bassin cet été, bien qu'on reste un peu rêveur en écoutant cette prévision, on ne demande qu'à le croire.

Le « ménage papillon » n'a pas fini de faire parler de lui.

J.-B. GROSBORNE.

Record de France pour Maurice, de l'Ile-de-France pour Odette. On s'embrasse après la réussite.

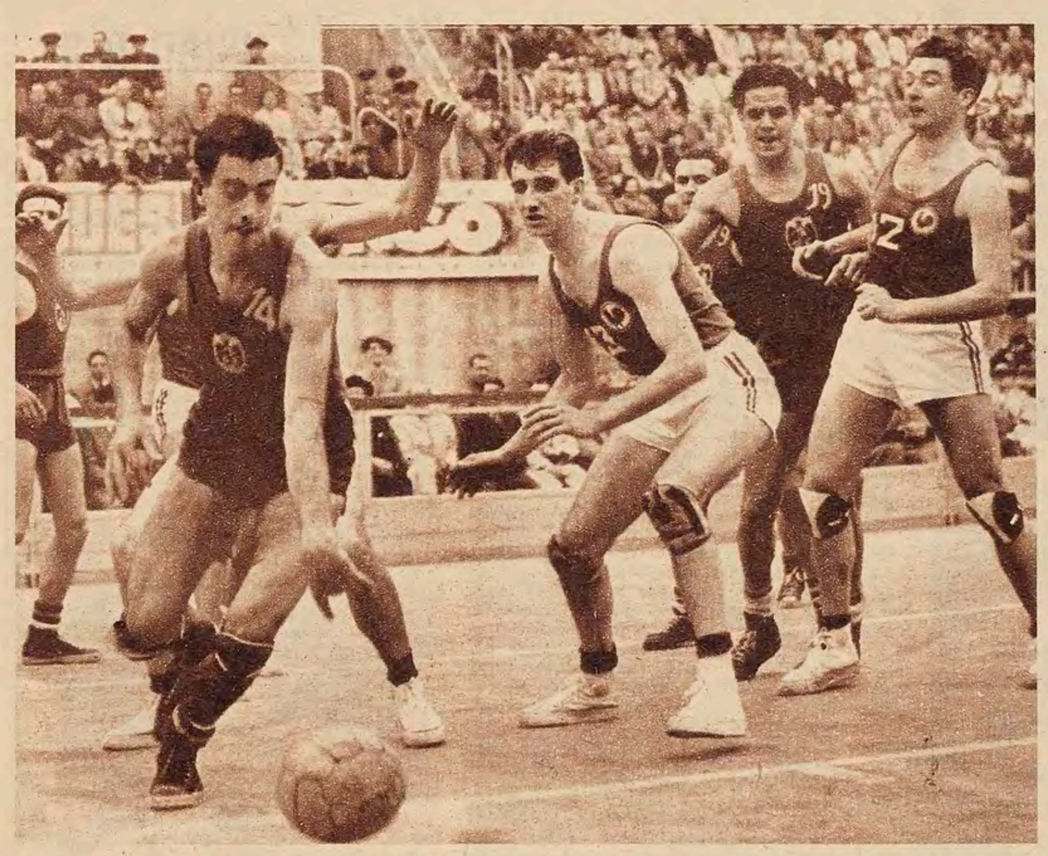
VEDETTE
BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 le foot
11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport

UNE NOUVEAUTÉ CHEZ VOTRE MARCHAND HABITUEL
70
HISTOIRES SANS PAROLES
Mam'zelle SOURIS
PAR Coq
PRIX: 50 FRANCS

UN SEUL PHOTOGRAPHE FRANÇAIS A BARCELONE : CELUI DE " BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS "

ESPAGNE-FRANCE (55-68), à Barcelone. C'est dans une immense arène à ciel ouvert et en présence d'un public fiévreux que s'est déroulé dimanche le match international.

La défense française a fait merveille sous son panneau. Perniceni, Buffière et Vacheresse, qui vient de s'emparer du ballon en sautant, ont souvent dominé les attaquants espagnols.



Oller (14) part en dribbling, mais déjà Vacheresre (13) et A. Buffière (12) sont prêts à intervenir. Entre nos deux compatriotes les Espagnols Kucharski (9) et Galindez (19).

Perniceni (7), excellent, part à la poursuite du ballon que Vacheresse a tenté d'intercepter. Buffière est dans le fond. Les Espagnols sont Oller (14) et Kucharski (9).

Oller s'apprête à amorcer une nouvelle descente en dépit de la surveillance étroite de Jacques Dessemme (11) et Vacheresse. Buffière, capitaine clairvoyant, est toujours aux aguets.

(Reportage de Robert Trécourt, transmis en téléphoto par Raymond Héry.)